

**CRISE DE LA VIE CULTURELLE  
CRISE DE LA CULTURE  
CRISE DES INTELLECTUELS  
EN ITALIE APRES LA PREMIERE GUERRE MONDIALE**

Le 4 novembre 1918, s'achève pour l'Italie une guerre mal commencée et mal finie. Mal commencée sur le plan politique comme l'attestent les controverses entre neutralistes et interventionnistes qui, jusqu'au dernier moment, divisèrent les milieux dirigeants eux-mêmes, mal commencée sur le plan militaire du fait d'une préparation technique et stratégique insuffisante, elle finit sans que soit effacé le souvenir de Caporetto. Les négociations de Paris sont particulièrement difficiles pour les délégués italiens et les milieux conservateurs et nationalistes en viennent à ressentir et à présenter la paix comme une humiliation qui range l'Italie parmi les vaincus : c'est la naissance du mythe de la « victoire mutilée ». En revanche, les non-interventionnistes, certains socialistes, l'avant-garde du prolétariat septentrional, ont trouvé dans cette guerre de nouvelles raisons de s'opposer à la structure capitaliste de la société, de nouvelles raisons singulièrement renforcées par la création en 1917 du premier Etat socialiste - qui fait naître un vif enthousiasme et un grand espoir à Milan, Turin, Gênes, Bologne, mais aussi, quoique dans une moindre mesure, chez les « terroni » du Sud, réservoir traditionnel de « sanfedisti ». Aux élections de 1919, « les voix socialistes, de 1.146.948 en 1913, passent à 1.950.902 (soit une augmentation de 70 %) ; dans les Pouilles, elles passent de 46.855 à 59.155 (soit une augmentation de 28 % seulement) et dans l'ensemble du Sud de l'Italie continentale, de 139.530 à 154.976 (soit une augmentation de 10 % seulement) »<sup>1</sup>. A Turin, Gramsci anime le journal « L'Ordine Nuovo », centrant sa polémique à l'intérieur du Parti Socialiste sur le rôle des Conseils

---

<sup>1</sup> SERENI (Emilio), *Nella vita e nella lotta di Giuseppe di Vittorio...* p. 554.

d'usine. Peu à peu, apparaît dans le mouvement socialiste italien le souci de s'affranchir des tendances réformistes, qui aboutit à la scission de Livourne en 1921 et à la naissance du Parti Communiste Italien, lié sans restrictions à la Troisième Internationale<sup>2</sup>, plus proche de la pensée léniniste, malgré le rôle encore prépondérant de Bordiga.

Au même moment, Mussolini crée le mouvement fasciste sur des bases démagogiques qui exploitent à la fois les déceptions de la paix et les aspirations au socialisme ; son programme du 23 mars 1919 se donne parfois des allures socialistes : désarmement général, journée de travail de huit heures, dissolution des sociétés anonymes, la terre à ceux qui la travaillent, etc... Mais rapidement, il absorbe l'idéologie et les organisations nationalistes, mettant en crise le courant libéral qui, bientôt, par le truchement de Giolitti, Facta, Nitti, lui cédera la place, en grande partie par crainte du socialisme.

1920 constitue un point limite dans cette situation : c'est l'année où le nationalisme se manifeste de façon concrète par l'aventure de D'Annunzio à Fiume. C'est pour le socialisme et, plus généralement, pour les espérances de la classe ouvrière, ce que les mathématiciens appelleraient un point de rebroussement. A Turin, l'occupation des usines crée une situation dont beaucoup pensent, avec crainte d'un côté, avec espoir de l'autre, qu'elle est pré-révolutionnaire. On pouvait en effet penser que cette tension amènerait à une remise en cause des bases mêmes de la société. Ce « biennio rosso », 1919-1920, qui commence par des émeutes de la faim, contre la cherté de la vie, un peu partout dans le pays, se poursuit par des grèves et occupations d'usines à la Spezia, Gênes, Turin, par la mutinerie d'Ancône, fin juin 1920, qui provoque immédiatement des grèves et manifestations de solidarité dans la population. Mais le mouvement reste limité, les classes populaires italiennes n'y sont absolument pas préparées, il n'existe pas de parti révolutionnaire pour guider, coordonner ce mouvement, lui proposer des objectifs clairs et réalistes. En particulier, le mouvement reste urbain ; à aucun moment, les masses paysannes ne se sentent concernées par lui, à aucun moment elles ne s'y associent. Pourtant, les métayers, les ouvriers agricoles, avaient eux aussi des raisons de s'opposer à la classe dirigeante et les manifestaient par des occupations de terre au cri de « la terra a chi la lavora ». Mais la convergence ne se fait pas entre les mouvements des villes et ceux des campagnes.

---

<sup>2</sup> Le parti socialiste avait déjà voté l'adhésion à la Troisième Internationale, mais sans accepter d'expulser les dirigeants modérés, de la tendance de Turati.

Moment de tension historique, où l'avenir peut aussi bien basculer d'un côté que de l'autre. Gramsci, dans un célèbre article d'avril 1920, *Per un rinnovamento del Partito Socialista*, montre cette possibilité mais il fait en même temps pressentir un danger : « La phase actuelle de la lutte de classe en Italie est la phase qui précède : ou la conquête du pouvoir politique par le prolétariat révolutionnaire pour le passage à de nouveaux modes de production et de distribution qui permettent une reprise de la productivité, ou une terrible réaction de la classe possédante et de la caste gouvernementale »<sup>3</sup>. Effectivement, le fascisme, accueilli bientôt avec soulagement par toutes les forces conservatrices, va superposer à cette situation complexe sinon confuse un ordre qui devait durer mille ans et qui en a quand même duré vingt.

Donc, après cette guerre d'un type nouveau, l'Italie comme toute l'Europe est profondément ébranlée dans ses structures, des structures au demeurant fort récentes. Et en 1920, au moment où se dessine la tendance qui va dominer, les contre-coups de la guerre sont encore très sensibles. Ils semblent frapper surtout les couches moyennes de la société italienne. En effet, la grande bourgeoisie industrielle s'est trouvée renforcée du fait de la guerre : le processus de concentration capitaliste s'est accéléré. Elle est certes menacée par l'agitation ouvrière mais ne reste pas longtemps désarmée : dès mars 1920, est créée la Confindustria qui regroupe les industriels italiens et envisage les moyens de lutter contre les syndicats. A l'autre extrémité, la condition du prolétariat industriel se serait plutôt améliorée à la suite des luttes ouvrières de l'immédiat après-guerre ; en certains endroits de Romagne et d'Emilie notamment, il a constitué des éléments d'une société parallèle, axée sur les maisons du peuple et les coopératives, si forte qu'elle devient un des premiers objectifs des raids de « squadristi ». Même les paysans, petits propriétaires, métayers et journaliers, peuvent envisager une amélioration de leur sort : le décret Visochi du 2 septembre 1919, en particulier, sanctionne partiellement l'occupation des terres, les paysans organisés en coopératives obtenant le droit de rester quatre ans sur ces terres.

Entre ces deux forces antagonistes qui, l'une et l'autre, voient dans l'avenir de leur conflit des raisons de craindre mais aussi d'espérer, les couches

---

<sup>3</sup> 2000 pagine di Gramsci, t. 1, p. 517.

moyennes voient leur condition s'aggraver irrémédiablement. La chute de la lire, amorcée en 1919, ruine tous ceux qui vivaient de revenus fixes, la concentration des entreprises se fait aux dépens des petits artisans et commerçants. C'est l'heure des spéculations<sup>4</sup>, c'est aussi l'heure des faillites, liées au processus de restructuration du capital qui voit en revanche se multiplier les sociétés par actions. Jusqu'en 1931, le nombre de faillites déclarées ne cesse de croître :

1920 : 688	1923 : 5.402	1926 : 7.694	1929 : 11.832
1921 : 1.783	1924 : 7.084	1927 : 10.367	1930 : 12.662
1922 : 3.632	1925 : 7.147	1928 : 10.952	1931 : 13.102 <sup>5</sup>

Il y a donc une pression économique sur ces couches qui les plonge dans une profonde inquiétude : on peut par là expliquer leur adhésion presque massive au fascisme. Alors que les employés, les personnes exerçant une profession libérale, les commerçants et les artisans représentent environ trois millions de personnes<sup>6</sup>, soit un douzième à peine de la population italienne, ils constituent environ un tiers des effectifs du Parti National Fasciste au moment de son Congrès de Rome (7-10 novembre 1921)<sup>7</sup>.

Cette crise des couches moyennes ne peut pas être sans influence sur les intellectuels qui en sont issus pour une part, qui leur sont très souvent rattachés par leur profession, et qui - pour ce qui est des écrivains - y trouvent une bonne partie de leur public. Il va sans dire que cela ne signifie pas qu'on pourra mécaniquement rapporter le comportement des intellectuels à celui des couches moyennes : il importe de tenir compte de la spécificité du groupe socio-professionnel qu'ils constituent et surtout des caractères propres à cette catégorie en Italie.

## CRISE DE L'EDITION

---

<sup>4</sup> Qu'on pense à Zeno, à la fin du roman de Svevo, se livrant à une spéculation inattendue sur l'encens.

<sup>5</sup> ISTAT, *Sommario di statistiche storiche*, p. 90. A titre de comparaison, il y avait eu en 1914, 3864 faillites déclarées, chiffre jamais atteint depuis 1867.

<sup>6</sup> D'après les chiffres fournis par FRANCK (Louis-R.), *Les classes moyennes en Italie*, p. 85.

<sup>7</sup> Ibid., p. 88.

Les conséquences économiques de la guerre ont par ailleurs des implications culturelles en cascade : du fait de l'augmentation des prix des matières premières, de la crise de l'énergie électrique dans le Nord, de la désorganisation de l'économie - du commerce en particulier - l'Italie connaît une grave pénurie de papier. Il n'est pas un numéro du « Giornale della Libreria »<sup>8</sup> dans les années 1920 à 1922 qui ne contienne un entrefilet intitulé « Mercato della carta ». Cette crise est si grave que le « Bollettino bibliografico italiano », est réduit de moitié et qu'au lieu de recenser, comme avant la guerre, 11 à 12.000 articles, il n'en recense que 6.000 par numéro<sup>9</sup>. La production de livres baisse, comme dans le monde entier sauf en Suisse et au Danemark, mais dans une proportion particulièrement grave pour l'Italie qui suit de près la France, pays le plus touché. En 1918, l'Italie édite 5.401 titres contre 11.100 en 1913<sup>10</sup>. En 1920, ce chiffre ne s'élève encore qu'à 5.793. Puis la reprise est très lente avec des rechutes : 6.293 en 1921, 6.336 en 1922, 6.077 en 1923, 6.093 en 1924, 5.437 en 1925, 6.341 en 1926, 6.333 en 1927. Ce n'est qu'en 1928 que le mouvement est net et, en 1930, on retrouve un chiffre comparable à celui de 1913 : 11.212<sup>11</sup>. Parallèlement à cette raréfaction des livres, on assiste à l'augmentation de ce qu'on pourrait appeler le prix de la lecture. En 1921, les journaux qui coûtaient 5 centimes, passent à 20 centimes. Le prix des livres également augmente, notamment celui des livres scolaires, ce qui ne va pas sans heurts. En décembre 1920, à la suite d'une lettre du Ministre de l'Industrie et du Commerce, Alessio, qui priait l'Associazione Tipografico-Libraria Italiana de tout mettre en oeuvre pour faire baisser le prix des livres scolaires, le Président de l'Association, Beltrami<sup>12</sup>, répond qu'il est vain d'espérer une telle baisse et allègue les chiffres suivants :

« Un livre qui, avant la guerre, était vendu 1,00 lire, revenait à :	
papier (200 g)	0,10 lire
main d'œuvre	0,08 lire
propriété littéraire	0,20 lire
revente	0,25 lire

Maintenant il revient à :

papier	1,20 lire
main-d'œuvre	0,40 lire
propriété littéraire	0,70 lire

<sup>8</sup> Organe de l'Associazione Tipografico-Libraria Italiana (ATLI).

<sup>9</sup> *Per la diffusione del libro italiano*, p. 80.

<sup>10</sup> *La produzione letteraria mondiale*, p. 139-140.

<sup>11</sup> ISTAT, *Sommario di statistiche storiche*, p. 80.

<sup>12</sup> Directeur de la maison éditrice Treves.

revente 0,87 lire  
le même livre est revendu 3,50 liras »<sup>13</sup>.

Ce qui signifierait, à en croire le porte-parole des éditeurs, que leur marge bénéficiaire est réduite au quart de ce qu'elle était en 1914. Sans prendre pour argent comptant une telle démonstration, il faut en retenir qu'elle marque la volonté des éditeurs de ne pas reculer. Dès lors, le conflit entre les raisons économiques et celles de la culture s'aggrave rapidement. Il prend un tour violent dans la seconde moitié de février 1921 : les étudiants des Universités de Naples, puis de Rome, Bologne, Palerme, exaspérés par le coût élevé des livres, saccagent plusieurs librairies. Le Ministre de l'Intérieur doit intervenir auprès du Ministre de l'Industrie et du Commerce pour qu'il impose aux éditeurs des réductions de prix. Les libraires et éditeurs entament alors une lutte pied à pied, avançant de nouveaux arguments qui sont à la limite de la querelle de procédure. Ils affirment qu'au lieu d'une baisse, il faudrait au contraire provoquer une augmentation, nécessitée par le relèvement des tarifs postaux, ou bien redonner aux livres l'ancien tarif postal de faveur, ce que refusent les autorités. Le 22 février, se réunit un Congrès extraordinaire de l'ATLI qui vote l'ordre du jour suivant :

« Les éditeurs et libraires italiens, convoqués d'urgence à Rome pour discuter de l'agitation des étudiants contre le prix des livres, expriment leur regret que les étudiants, les autorités, la presse et le public aient témoigné d'une déplorable ignorance des conditions réelles, fort graves, dans lesquelles vit l'édition italienne ; ils déclarent que, dans l'état actuel des choses, à cause du coût du papier, des tarifs typographiques de plus en plus élevés, des tarifs postaux accablants, il ne leur est pas possible d'accorder de réduction sur le prix des livres et s'en remettent au jugement d'une Commission de personnes compétentes et de fonctionnaires du Ministère de l'Industrie pour l'examen de la question »<sup>14</sup>.

Le Ministère répond en faisant appel à l'esprit de sacrifice des libraires, cependant que de nouveaux incidents se produisent à Naples et à Palerme. A cette occasion, l'ensemble de la presse se montre défavorable aux libraires et éditeurs. Ceux-ci entreprennent alors une campagne nationale d'information, par affiches et communiqués à la presse, tendant à montrer que les livres ont augmenté dans une proportion moindre que les matières premières et demandant que cessent les violences.

---

<sup>13</sup> *Il prezzo dei libri*, p. 667.

<sup>14</sup> *I fatti di febbraio*, p. 94.

Le 26 février, le Ministère confère avec les dirigeants de l'ATLI et ils aboutissent à un accord dont les principaux points sont les suivants :

« Art. 1 - Les livres pour les Universités et les Instituts Supérieurs, brochés, imprimés antérieurement au 1<sup>er</sup> janvier 1917, ne pourront être mis en vente à un prix qui excède de plus de 6 % le prix d'origine, même s'ils font partie de collections ou constituent des volumes d'une œuvre d'ensemble.

Art 2 - Les éditeurs feront aux libraires une réduction de 30 %. Les étudiants bénéficieront d'une réduction de 25 %. »

L'article 4 prévoit en outre, la création d'une Commission auprès du Ministère de l'Industrie et de Commerce, composée de deux fonctionnaires de ce ministère, de deux fonctionnaires du ministère de l'Instruction Publique, de quatre membres de l'ATLI et de trois représentants des enseignants<sup>15</sup>.

Cette commission fonctionne aussitôt, plutôt mal, comme le prouve la démission de Vigliardi, l'un des délégués de l'ATLI, qui refuse de donner sa caution aux entraves que veut mettre le Ministère<sup>16</sup>. Les autres représentants des éditeurs et libraires refusent de signer un concordat qui donnerait leur caution aux mesures arrêtées et demandent que soit publié un décret. Celui-ci paraît au mois de mai et précise, pour les livres destinés aux écoles primaires et secondaires, les limites d'augmentation en fonction de l'année d'édition :

Ouvrages édités avant 1917 :

Prix d'origine jusqu'à 2 liras :	augmentation maxima	: 100 %
-"- de 2 à 5 liras :	-"-	: 80 %
-"- plus de 5 liras :	-"-	: 60 %

Ouvrages édités en 1918-1919 :

Prix d'origine jusqu'à 2 liras :	augmentation maxima	: 70 %
-"- de 2 à 5 liras :	-"-	: 50 %
-"- plus de 5 liras :	-"-	: 40 %

Les livres imprimés entre 1919 et mai 1921 ne pourront être augmentés de plus de 20 %. Les nouveaux livres seront vendus 0,50 lire la feuille imprimée (seize pages in-16) sauf les pages en couleurs qui pourront être augmentées de 0,10 à 0,15 lire.

Les libraires bénéficieront d'une remise de 30 %<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>16</sup> Il communique sa démission par un télégramme publié dans le « Giornale della Libreria », Anno XXXIV, N. 17-18 maggio 1921, p. 205.

<sup>17</sup> *Il decreto sui libri scolastici per le scuole primarie e secondarie*, p. 222.

De ce conflit entre producteurs et consommateurs de livres, il n'est peut-être pas nécessaire de dégager un coupable qui risquerait de n'être qu'un bouc émissaire. Ce qu'on peut en retenir plutôt, c'est que les conditions de l'édition qui, du moins dans son ensemble, n'est pas une industrie de guerre, semblent s'être dégradées. Cela n'est pas sans importance pour la vie culturelle de l'Italie : cela explique sans doute en partie la lenteur avec laquelle on retrouve le nombre de titres publiés en 1913<sup>18</sup> ; cela fera peut-être aussi que des éditeurs chercheront à exploiter et à favoriser le succès d'auteurs faciles, comme Guido Da Verona, renonçant ainsi à une tâche moins immédiatement rentable qui aurait pu être de provoquer un progrès culturel de l'Italie.

#### CRISE SCOLAIRE

Ce qu'on peut encore retenir de ce conflit, c'est que la hausse des livres contribue à aggraver les conditions de l'enseignement italien. Mais il y a dans ce domaine une conséquence de la guerre plus grave : la baisse considérable des effectifs, tant des enseignants que des enseignés, dont le tableau ci-dessous donne une présentation statistique qu'il faudra essayer de concrétiser<sup>19</sup> :

---

<sup>18</sup> cf. ci-dessus, p. 5.

<sup>19</sup> Ce tableau est une synthèse des données fournies par le *Sommario di statistiche storiche* de l'ISTAT, p. 76-79.



Année	Enseignement primaire		Enseignement secondaire		Enseignement supérieur	
	Elèves	Enseignants	Elèves	Enseignants	Elèves	Enseignants
1920	4 166 000	105 400	382 394	26 041	53 239	1 836
1921	4 267 000	109 200	389 513	26 357	49 134	1 896
1922	4 167 000	107 900	383 223	25 609	46 561	1 873
1923	3 981 000	104 700	326 604	20 855	43 235	2 075
1924	3 759 000	99 900	289 939	18 508	43 760	2 388
1925	3 622 000	97 500	291 638	19 492	45 208	2 355
1926	3 635 000	98 674	372 063	20 913	42 864	2 401
1927	3 838 000	100 488	365 663	20 963	42 450	2 426
1928	4 052 000	101 669	371 340	22 042	40 399	2 451
1929	4 340 000	101 311	331 912	26 848	44 940	2 476
1930	4 595 000	105 195	312 025	27 958	46 262	2 471
1931	4 762 000	107 749	379 003	32 708	47 614	2 501
1932	4 799 000	108 686	441 399	35 383	53 672	2 745

La lecture de ce tableau fait apparaître que jusqu'en 1924, la baisse est constante à tous les niveaux de l'enseignement, qu'il faut attendre 1929 pour assister à une reprise franche à tous ces niveaux et 1932 pour que partout, les effectifs redeviennent égaux ou supérieurs à ce qu'ils étaient en 1920. C'est donc une crise qui s'étend sur une quinzaine d'années après la guerre. Mais sa gravité tient plus peut-être à sa profondeur qu'à sa durée. En effet, entre 1921 et 1925, l'enseignement primaire perd 645.000 élèves, soit près de 15 % de ses effectifs de 1921 ; il perd dans le même temps 11. 700 instituteurs, un peu plus de 10 %. Dans l'enseignement supérieur, si le nombre de professeurs ne cesse de croître presque constamment, celui des étudiants baisse jusqu'en 1928, année où il est inférieur d'environ 25 % à ce qu'il était en 1920. Mais c'est l'enseignement secondaire qui subit le choc le plus violent : en trois ans, entre 1921 et 1924, le nombre d'élèves diminue d'un quart environ et le nombre d'enseignants de près d'un tiers.

On peut admettre que la guerre n'est pas la raison unique d'une telle crise. Le malthusianisme qui inspire la politique scolaire est en cause également ; il explique peut-être que l'enseignement secondaire, qui peut d'une façon plus proche que le supérieur, représenter une possibilité de promotion sociale pour la petite bourgeoisie, est justement le niveau le plus durement atteint. Toujours est-il que, si l'on parle de culture en Italie, on est obligé de garder à l'esprit l'image d'un pays dont les classes sont, aux alentours de 1925, vidées du quart de leurs occupants. Un seul point positif dans ce spectacle désolant : le nombre d'étudiantes augmente dans les Universités italiennes, passant de 4 % du total des inscrits en 1911 à 9 % en 1920 et 13 % en 1930.

A la faveur de ces conditions particulièrement défavorables de l'enseignement, certains méditent de mauvais coups : sous prétexte que l'enseignement n'est pas satisfaisant, on le charge de toutes les fautes, on lui impute particulièrement le « malaise social ». En septembre 1919, l'ingénieur Spadoni, s'adressant aux Chevaliers du Travail réunis en congrès à Venise, déclare que si les ouvriers demandent les « huit heures », au moment précis où « l'avenir et l'existence même de l'Italie est dans la production »<sup>20</sup>, c'est parce qu'ils ont été mal éduqués. Or, dit-il, si les ouvriers ne travaillent que huit heures par jour, ils ne passeront que plus de temps à boire « parce qu'actuellement, les ouvriers n'ont d'autre alternative de vie que l'usine ou la taverne, car ils sont contraints à fuir leur maison sombre et malsaine »<sup>21</sup>. La

---

<sup>20</sup> SPADONI (Amilcare), *L'educazione popolare e l'industria*, p. 10.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 10.

conclusion n'est pas qu'il faudrait définir une politique qui permette aux ouvriers d'être mieux logés, mais qu'il faut réformer l'école, en lui donnant comme rôle de former de bons ouvriers, ce qui veut dire essentiellement des ouvriers disciplinés, susceptibles de ne pas revendiquer la journée de huit heures. Suit une description à grands traits de cette école nouvelle:

« L'éducation populaire devrait être à mon avis, comme une entreprise industrielle [...]. L'école devrait accueillir tous les enfants, riches et pauvres, les nourrir ensemble, fournir même le logement à ceux qui n'en ont pas, ou en ont un comme ceux décrits ci-dessus, jusqu'à l'âge de huit ou même neuf ans, sans lire ni écrire ; élevage animal avec beaucoup de propreté en même temps qu'une profonde éducation morale. Le travail manuel devrait commencer dès le plus jeune âge.

De la nouvelle école, de la nouvelle éducation, devrait naître l'exaltation du travail qui ne devrait plus être pour les hommes une malédiction d'un Dieu cruel, mais devrait au contraire représenter leur principale joie, le seul but de leur vie et de leur existence. En aucune réunion mieux qu'en celle-ci<sup>22</sup>, on ne peut sentir la suave poésie, la profonde satisfaction du travail et comprendre à quel point ce n'est que de lui qu'on peut espérer la régénération du Peuple et le salut de la Patrie »<sup>23</sup>.

Ce n'est pas seulement pour sa haute valeur humoristique que ce texte méritait d'être cité longuement. S'il représente un cas extrême, une aberration de l'Histoire, la suite du développement politique de l'Italie montre qu'il reflète une tendance qu'il caricature peut-être, ou plutôt qu'il expose avec cynisme ou inconscience quand d'autres sont plus prudents, mais qui a triomphé quelque temps après. Il s'agit non pas de résorber l'analphabétisme - qui frappe encore 27 % de la population de plus de six ans en 1920, 43 ans après la loi sur l'Instruction élémentaire obligatoire - mais d'encadrer fermement la jeunesse, ce qui sera fait par le fascisme avec les Balilla et les Piccole Italiane.

## CRISE DE LA LECTURE

Un indice supplémentaire de la crise culturelle consécutive à la guerre peut être relevé dans la moindre fréquentation des bibliothèques : alors qu'il y avait eu 1.275.000 lecteurs en 1910, il n'y en a plus que 951.902 en 1920 et ce chiffre baisse encore par la suite. Dans ce domaine également, comme dans celui de l'enseignement, la diminution est de l'ordre du quart. A partir de 1924,

<sup>22</sup> Il s'agit du Congrès des Chevaliers du Travail.

<sup>23</sup> SPADONI (Amilcare), *L'educazione popolare e l'industria*, p. 16.

s'amorce une lente remontée mais jamais plus on n'atteint le niveau d'avant la guerre 1915-1918 : en 1939, on ne recense que 1.100.948 lecteurs, chiffre qui baisse fortement du fait de la seconde guerre mondiale, et en 1955 il y a encore à peine plus d'un million de lecteurs dans les bibliothèques italiennes<sup>24</sup>. Mais pour ce qui est de l'influence décroissante des bibliothèques, peut-être est-il bon de tenir compte de deux facteurs qui ne sont pas directement dus à la guerre, de sorte qu'on ne peut pas la rendre absolument responsable de cet aspect particulier de la crise de vie culturelle.

Le premier de ces facteurs tient aux conditions de vie de ces bibliothèques, à leur manque de crédits et à la vétusté de leur règlement : « Quelles sont les personnes admises au prêt ? La liste contenue dans l'article 11 du Règlement est fort longue mais son critère général est le plus étrange des critères qu'on puisse imaginer. Cet article comprend les archevêques, les évêques, les rabbins, les présidents, les conseillers, les référendaires à la Cour des Comptes, les intendants, les magistrats, les présidents des congrégations de charité, etc., etc., sans tenir compte du fait que bien peu d'entre eux ont couramment à faire des recherches [...] Nulle part peut-être comme en ce domaine le mandarinisme officiel n'a obtenu un triomphe complet »<sup>25</sup>. Le deuxième facteur est qu'on ne lit peut-être plus la même chose ni de la même façon : lentement, la littérature gagne un public plus large qui fréquente peu les bibliothèques sans doute mais lit chez soi et lit surtout des oeuvres narratives. A cette évolution, on peut proposer plusieurs éléments d'explication : d'abord, la réduction - trop lente sans aucun doute - de l'analphabétisme, ensuite l'intuition culturelle et commerciale de certains éditeurs comme Sonzogno qui ont misé sur ce nouveau public, moins fortuné et aussi ne bénéficiant que du minimum vital en ce qui concerne la culture, et qui ont créé pour lui des collections économiques où on ne trouve pas d'ailleurs que de mauvais livres puisqu'ils éditaient ainsi des classiques et des auteurs contemporains consacrés. Il faut encore tenir compte du succès de plus en plus grand des feuilletons publiés par la presse qui oriente ainsi le goût d'une grande partie des lecteurs vers la littérature narrative, et rarement vers la meilleure. Il n'est pas exclu enfin que la guerre elle-même ait contribué à créer de nouveaux lecteurs. Eugenio Donadoni, ouvrant une nouvelle rubrique dans la « Nuova Antologia », en 1920, rubrique qu'il intitule « Rassegna di Romanzi e di Novelle », le fait parce que, dit-il, le genre narratif a acquis depuis la guerre une importance nouvelle « peut-être parce que dans l'oisiveté forcée des tranchées, des arrières, des forteresses, plusieurs milliers de jeunes gens sentirent plus vivement qu'à l'école, à l'usine, au bureau, le besoin de se

<sup>24</sup> ISTAT, *Sommario di statistiche storiche*, p. 81.

<sup>25</sup> BARBAGALLO (Corrado), *Le biblioteche in Italia*, p. 40.

distraire par la lecture, et devinrent sans le vouloir, les fervents apôtres de romanciers et de narrateurs qui répondaient le mieux à leur état d'esprit exceptionnel »<sup>26</sup>. Tout cela fait que si, provisoirement, le nombre de titres édités est fortement en baisse, les tirages commencent à s'accroître. Le chiffre de 100.000 cesse de relever du prodige<sup>27</sup> : en 1930, Guido Da Verona a déjà vendu 500.000 exemplaires de *Mimi bluette, fiore del mio giardino* et 300.000 de *Colei che non si deve amare* ; à la même date, *L'esperimento di Pott*, di Pitigrilli, atteint les 200.000<sup>28</sup>. En somme, si les Italiens vont moins dans les bibliothèques, peut-être en revanche achètent-ils plus de livres. La fonction des bibliothèques en est d'ailleurs modifiée : on n'y va pas tant pour lire que pour faire des recherches. On peut en voir la preuve dans le fait que, tandis que leur nombre de lecteurs diminue, celui des oeuvres données en lecture augmente considérablement.

Il n'en reste pas moins que si, prise isolément, la baisse du nombre de lecteurs dans les bibliothèques peut ne pas sembler un symptôme alarmant, dès qu'on la relie à la crise de l'enseignement et à celle des industries du livre, elle contribue à attester que la vie culturelle a subi fortement le choc de la guerre. Ce qui ne signifie pas qu'elle est anéantie, mais qu'il faut pour le moins remettre en question ses formes antérieures. Or, cela supposerait un contact entre les intellectuels et l'ensemble de l'Italie, en particulier avec les classes pauvres qui commencent à fournir un nouveau public et dont la connaissance pourrait être un élément de renouveau pour la lecture italienne.

Au contraire, les rapports qu'envisagent les intellectuels avec ce qu'ils appellent « le peuple » sont à sens unique. Prezzolini raille le paternalisme des « Universités populaires et de la Collana Rossa où on donne au peuple la culture de la classe bourgeoise émietée, concentrée, assaisonnée (et donc moins digeste) »<sup>29</sup>. Une telle conception de la culture populaire comme sous-produit de la culture bourgeoise ne peut donner naissance à une culture nationale. Elle ne peut d'ailleurs avoir l'espoir de trouver une large audience

<sup>26</sup> DONADONI (Eugenio), *Rassegna di romanzi e di novelle*, p. 315.

<sup>27</sup> Au XIXe siècle, il ne consacre au contraire que de rarissimes exceptions : *I Promessi Sposi* qui connaissent entre 1827 et 1840, 104 éditions (abusives d'ailleurs) pour un total d'environ 200 000 exemplaires, *La Battaglia di Benevento* de Guerrazzi 200 000 exemplaires également en 10 ans, *Ettore Fieramosca* 100 000 en 10 ans lui aussi, *Il bel paese* de l'abbé Stoppani, *Cuore* qui atteint 500 000 exemplaires entre 1886 et 1910 et surtout *Pinocchio*, édité en volume en 1882 et qui dépasse le million en 1911.

<sup>28</sup> DENTICE (Fabrizio), *La stagione delle cattive letture*, pp. 14-15.

<sup>29</sup> PREZZOLINI (Giuseppe), *La cultura italiana*, p. 46.

chez ce peuple qui, particulièrement en une période où la lutte des classes est vive, doit lui trouver un petit arrière-goût d'opium. En effet, au lieu de faire de l'instruction une arme pour dominer le monde et assurer la liberté de l'homme, au lieu de la montrer comme un moyen d'acquérir les connaissances nécessaires à mener le combat politique et social qui permettra de changer le sort des classes exploitées, les propagandistes de l'éducation populaire la présentent comme une compensation à ce sort. L'un d'eux écrit en 1919 : « Vous pouvez [...] acquérir gratuitement une richesse que, très probablement, ils [ceux qui possèdent des autos et mangent des gâteaux] ne possèdent pas. Vous pouvez leur devenir supérieurs, être plus riches qu'eux [...] Quand vous vous êtes instruits, vous avez gagné cent pour cent et toute votre vie apparaît comme transformée<sup>30</sup> [...] Autrefois, et aujourd'hui encore, bien que dans une mesure moindre, existaient des riches et des pauvres, mais aujourd'hui, le monde se divise en deux grandes catégories : les 'instruits' et les 'ignorants'<sup>31</sup> ». Dire cela, c'est nier la division de la société en classes, c'est la masquer derrière une opposition qui en est au contraire la conséquence : il a en effet depuis longtemps<sup>32</sup> été clairement montré que la division entre « instruits » et « ignorants » calque assez fidèlement celle qui sépare riches et pauvres. Ceux qui proposaient ces buts à une prétendue éducation populaire - et la question de savoir s'ils étaient ou non sincères n'offre que fort peu d'intérêt - au moment où paysans et ouvriers occupaient les terres et les usines, étaient des mystificateurs : se couper ainsi de la vie italienne, c'était vouer la culture à un absentéisme dont on a ici un premier indice.

## CRISE MORALE

Ainsi, le premier après-guerre est marqué par un ébranlement profond de deux éléments principaux de vie culturelle : l'édition et l'enseignement. Son arrière-plan politico-social est, lui aussi, en plein bouleversement. Enfin, ce qu'on peut appeler, d'un terme un peu vague, la « sensibilité » du temps est également affectée par les conséquences de cette guerre comme on n'en avait jamais vue, qui non seulement, a provoqué la chute de régimes politiques séculaires et favorisé la naissance de structures économique-sociales nouvelles mais aussi, pourrait-on dire, a reculé les limites de l'inhumain. Pour la première

---

<sup>30</sup> RUSCA (Luigi), *I doveri e i diritti del popolo alla cultura*, p. 5.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>32</sup> cf. BOURDIEU (Pierre), PASSERON (Jean-Claude), *Les étudiants et leurs études*, Paris, Mouton et Cie, 1964.

BOURDIEU (Pierre), PASSERON (Jean-Claude), *Les héritiers*, Paris, Ed. de Minuit, 1964.

fois, il a fallu déterminer une démarcation entre les moyens de tuer, entre les armes propres et les autres : les gaz. Dans aucun autre conflit auparavant, les hommes ne s'étaient sentis aussi vulnérables, jamais l'ennemi n'avait été à la fois sur terre, sur mer, sous la mer et dans les airs. Jamais des soldats n'avaient eu à ce point l'impression que leur destin ne leur appartenait plus individuellement et la mort était un phénomène de masse : jamais les morts ne s'étaient comptés par millions.

Aussi la crise consécutive à cette guerre n'est-elle pas seulement politique et économique, elle est morale : on n'a plus de raisons de faire confiance à l'avenir, on ne peut plus croire à l'ordre libéral, le progrès technique apparaît lié au mal. Certains intellectuels sont plus sensibles à la destruction de l'Europe libérale du XIXe siècle. C'est le cas de Guglielmo Ferrero qui écrit dans la « Rivista d'Italia » : « Ce que nous avons vu n'est pas une guerre, c'est un bouleversement cosmique. L'Empire russe est retourné à l'état de nébuleuse incandescente, l'Empire turc est désormais un cadavre qui attend le fossoyeur, l'Empire d'Autriche a été englouti dans un gouffre. Nous avons assisté à l'événement que tous nous jugions impossible : la révolution allemande [...] Tout est détruit : les traités de commerce, les traités d'alliance, les conventions entre Etats touchant aux intérêts les plus jaloux, le droit public et privé de chaque Etat. L'élite des plus grands Etats d'Europe a été fauchée précisément dans ses générations les plus jeunes, celles qui auraient dû commencer à gouverner dans dix ou quinze ans »<sup>33</sup>. Mais d'autres sentent qu'il y a derrière ces manifestations, extérieures en quelque sorte, quelque chose de plus important. Il est caractéristique à ce propos de relever dans la « Ronda », au cœur d'une discussion de caractère très littéraire sur Pascoli, un passage assez curieux où apparaît de façon abrupte, sans trop de lien avec ce qui suit, une inquiétude qui ne sait trop si elle est existentielle ou historique : « Et encore une fois, ce silence embarrassé [des « pascoliani »] nous oblige à nouveau, comme aux temps impétueux de la généreuse solitude de notre jeunesse, à nous voir à part de la nation. C'est une perspective dont nous savons qu'elle comporte des dangers d'égarement et que nous, qui demanderions surtout à pouvoir être à notre place et qui abhorrons les confusions prophétiques, apprécions fort peu. Mais on nous y contraint. Notre œuvre mûrit, sans que ce soit notre faute, dans une atmosphère lourde d'appréhension. Je ne sais si ce sont les temps ou les hommes qui la rendent telle : ce n'est pas nous »<sup>34</sup>. On a ici la preuve d'une sensibilité assez vive au bouleversement qui a frappé non seulement les institutions, mais la condition humaine. On a en même temps un premier indice sur une attitude dont « la Ronda » est l'exemple

<sup>33</sup> FERRERO (Guglielmo), *Uno sguardo all'avvenire*, pp. 3-4.

<sup>34</sup> *Discussione su Pascoli*, pp. 6-7.

le plus net, le plus conscient, mais dont on verra qu'elle est largement partagée : ce qu'on appelle maintenant le désengagement ; les « rondiani » refusent toute responsabilité dans la situation qu'ils vivent et ne se sentent impliqués ni dans son passé ni dans son futur.

Cette inquiétude n'est certes pas le propre des intellectuels italiens, elle est pour le moins européenne, de Svevo à Joyce, à Anatole France, à Gorki. Mais en Italie, elle vient s'ajouter à la déception historique qui a suivi le Risorgimento. En effet, après cette période héroïque animée de personnages légendaires et de nobles idéaux, la classe dirigeante italienne se trouve aux prises avec des problèmes nouveaux qu'elle ne sait et ne peut résoudre : la question méridionale, la question sociale et la question romaine qui est en fait celle de la place des catholiques dans la nation. Ici, l'enthousiasme du Risorgimento s'éteint, l'unité qui, tant bien que mal, l'avait permis, s'effrite rapidement ; trente ans après la création du royaume d'Italie, le roi d'Italie est assassiné. Le déclin des idéaux du Risorgimento est ressenti d'autant plus douloureusement que cette période est maintenant idéalisée par le souvenir et commence à ne plus être connue qu'à travers les écrits de ceux qui l'ont vécue.

Benjamin Crémieux, parlant de D'Annunzio, Pascoli et Panzini, constate : « Tous trois sont arrivés à l'âge d'homme après l'entrée dans Rome, ils n'ont connu le Risorgimento qu'à travers le récit de leurs aînés ou les légendes carducciennes. Leur vingtième année s'est trouvée en contact avec l'Italie « prosaïque et byzantine » dénoncée par Carducci, en proie à « l'affairisme et à la pire démocratie »<sup>35</sup>. La déception est au moins aussi grande pour ceux qui ont eu vingt ans aux environs de la première guerre mondiale. Leurs réactions sont multiples : pessimisme, scepticisme, dégoût, surtout hostilité envers le XIXe siècle et ses idéaux de libéralisme, envers sa philosophie confiante dans l'homme et le progrès. L'évolution de Bacchelli dans les années 20 est intéressante de ce point de vue. En 1920, dans *Spartaco e gli schiavi*, une tragédie publiée par la « Ronda », il exprime un dégoût confus de la vie :

« ARONTE : Il est douloureux de se sauver, et nous devons continuellement expier une faute continuelle.

SPARTACUS - Quelle faute ?

ARONTE : La vie »<sup>36</sup>.

<sup>35</sup> CREMIEUX (Benjamin), *Panorama de la littérature italienne contemporaine*, p. 141.

<sup>36</sup> BACCHELLI (Riccardo), *Spartaco e gli schiavi*, Acte II, sc.13, p. 18.



Après ce moment de vague réminiscence romantique, Bacchelli en vient quelques années plus tard à une franche polémique antipositiviste. Toujours dans « la Ronda », mais en 1922, on le voit publier une sorte de dialogue philosophique entre deux personnages dont l'un se nomme Ottocento et l'autre Novecento, ce dernier contestant tout ce pour quoi s'enthousiasme son interlocuteur :

« OTTOCENTO : Tu crois cela parce que tu ne connais pas l'histoire.

NOVECENTO : J'y ai perdu la vie ; pour ce qui est de l'histoire, j'ai bien assez de celle que j'ai apprise à mes dépens et j'en ai même trop »<sup>37</sup>.

Plus loin, Ottocento vante la découverte du Pôle comme un triomphe de l'Homme ; Novecento a oublié à quelle date elle advint.

« OTTOCENTO : Tu nies le progrès, appelles-tu cela raisonner ?

NOVECENTO : Toi, tu l'affirmes, n'as-tu pas l'impression de déraisonner? »<sup>38</sup>.

Quand Ottocento exalte l'œuvre civilisatrice de la colonisation, Novecento répond : « Je remarque que trop souvent, la civilisation d'un peuple barbare a lieu, comme nous l'enseigne l'expérience, au prix de sa mort, et que bien des peuples étaient sur la bonne voie pour devenir civilisés s'ils n'avaient été exterminés pour ce motif<sup>39</sup> ».

Ce refus des valeurs du siècle passé conduit à la conclusion que les hommes du début du XXe font partie d'une génération perdue et que ce sont ceux qui leur succéderont qui récolteront le fruit de leurs échecs et de leurs déceptions :

« NOVECENTO : Nous nous sommes aperçus que vous croyiez être le point de départ d'un ordre nouveau au moment où un ordre ancien mûrissait dans la paix sa propre décadence ; que vous croyiez être un début et un point de départ alors que vous n'étiez qu'un sommet et une fin. Et en somme, que vous étiez des hommes de fin de siècle.

OTTOCENTO : Et qui nous succède ?

NOVOCENTO : Ceux avec qui le nouveau siècle commence, ceux qui posent des bases, ceux qui lancent le siècle nouveau.

OTTOCENTO : Etes-vous ces gens-là ? avec vos airs las et négligents ?

NOVECENTO : Nous sommes des victimes au moment de la transition. Je suis né trop tard pour vous, trop tôt pour les nouveaux. Les principes viennent de vous... il nous a fallu les mettre à l'épreuve. Et maintenant, nous... nous sommes les avaliseurs qui paient un billet à ordre dont vous avez mangé l'argent.

---

<sup>37</sup> BACCHELLI (Riccardo), *La cambiale*, p. 326.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 327.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 330.

OTTOCENTO : Et qui va l'encaisser ?  
 NOVECENTO : La génération qui naît maintenant<sup>40</sup> ».

### LES ECRIVAINS ET LA CRISE

On ne peut dire cependant que cette inquiétude soit féconde ; au contraire, les écrivains semblent passablement inertes en cet après-guerre tourmenté. Quelques années plus tard, Benjamin Crémieux peut dire que l'effet le plus certain de la guerre « a été de [...] remettre en honneur le traditionalisme »<sup>41</sup>. C'est en effet le manque de vitalité de la culture qui frappe à ce moment-là, comme si les problèmes de ces années où bien des Italiens cherchent leur voie et celle de leur pays ne soulevaient aucune question et à plus forte raison ne provoquaient pas de tentative de réponse chez la plupart des intellectuels et, en particulier, des écrivains, même quand ils ressentent, comme on l'a vu, les mêmes préoccupations que leurs compatriotes. En présence d'une situation tumultueuse et menaçante, on ne peut dire qu'ils jouent un rôle d'éclaircissement, d'élucidation, on ne peut même pas leur accorder le titre de témoins de leur temps. Certes, il y a une participation de certains intellectuels à la vie politique de l'Italie, soit par la collaboration à des journaux ou des revues, soit par le travail au sein des organismes d'Etat - on ne peut pas ne pas penser à Croce ministre de l'Instruction publique -, soit par l'activité militante ou l'action directe - Gramsci animant la lutte pour les Conseils d'usine, D'Annunzio lançant sa fameuse expédition sur Fiume - ; mais en ce qui concerne la production littéraire, on ne voit pas qu'elle soit marquée, renouvelée dans ses formes et son inspiration, on ne voit pas que la gravité du moment, sa nouveauté aussi, aient suscité une nouvelle sensibilité chez les écrivains et redonné un élan à leur oeuvre. « On ne découvre pas de mouvements littéraires, de groupes artistiques, d'idées nouvelles »<sup>42</sup>, écrit à cette époque Prezzolini. On a l'impression - et cette impression sera confirmée à plusieurs reprises par la suite, sous le fascisme, dans la Résistance et à la Libération, que les intellectuels, tout en étant plus ou moins sensibles à tout ce qui s'agite dans la société italienne, n'arrivent pas, ou ne songent pas, à rendre compte des inquiétudes, des aspirations diverses et contradictoires de leurs contemporains, à les faire passer dans leur activité spécifique. Sans souhaiter que la littérature soit un reflet, on peut malgré tout concevoir que la sensibilité

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>41</sup> CREMIEUX (Benjamin), *Panorama de la littérature italienne contemporaine*, p. 243.

<sup>42</sup> PREZZOLINI (Giuseppe), *Rassegna di letteratura*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIII, fasc. 3, 15 marzo, p. 350.

de ceux qui ont vécu au moment où l'Italie hésitait, ou semblait hésiter, entre la révolution socialiste et le coup d'Etat fasciste, s'exprime en un certain nombre d'œuvres qui, de façon plus ou moins immédiate, rendent compte de leurs conflits intimes et de ceux de leurs contemporains. Or, les écrivains écrivent, chacun pour soi<sup>43</sup>, des récits, des poèmes, où passent bien peu de leurs inquiétudes. A croire que la littérature est un coin paisible où ils souhaitent « cultiver leur jardin », à l'abri des bruits du monde. Ainsi, oubliant la guerre et l'après-guerre, sont-ils nombreux à raconter une sorte de « belle époque » où ouvriers et paysans étaient pauvres et heureux, où les patrons étaient riches et heureux et où les intellectuels étaient libres vis-à-vis des uns et des autres, un peu maîtres à penser, un peu déroutés devant la vie pratique, farfelus et heureux. Un article anonyme de « la Ronda » fait, en avril 1920, le tableau des conditions culturelles dans lesquelles la revue était née un an plus tôt : « D'un côté, on assistait à cette forme creuse et faussemment orgueilleuse de dégénérescence academico-esthétisante qu'on qualifie de d'annunzianisme (nous excluons l'oeuvre de D'Annunzio lui-même). De l'autre, le pascolisme, malgré sa délicatesse de sensitive crépusculaire, menaçait d'une invasion sournoise et dangereuse à double titre : pour la poésie, par son équivoque sentimental et enfantin, pour la dignité des études philologiques, parce qu'il baignait de larmes l'idéologie elle-même. En troisième lieu, le futurisme, qui se reliait d'une part au culte de l'énergie, propre au d'annunzianisme, de l'autre au fragmentarisme et à la fragilité linguistique et syntaxique du pascolisme et qui, en proclamant son pseudo-cosmopolitisme à bon marché, faisait encore des ravages dans les familles italiennes »<sup>44</sup>.

C'est contre cette confusion qui masque mal le conformisme et la pauvreté que « la Ronda » naît et « remonte d'un bond jusqu'à Leopardi<sup>45</sup> », avec l'intention de trouver dans un certain classicisme la solution aux problèmes de la culture. Mais ici, il semble que son action soit corrompue par deux erreurs : la première, c'est qu'en un moment de crise, de contradictions, de trouble, il n'est pas certain qu'on puisse faire des progrès par l'épuration. C'est peut-être au contraire dans la richesse et la multiplicité des expériences qu'une littérature trouve des voies nouvelles, comme ce fut le cas en France et en Allemagne au XVIIIe siècle. L'autre erreur, sans doute plus grave et plus profondément liée à la structure de la société italienne, fut de croire qu'on pouvait dissocier l'activité des intellectuels de la vie de l'ensemble du pays.

---

<sup>43</sup> « On cherche bien des voies, chacun veut agir pour son propre compte. On verra les résultats » dit encore Prezzolini dans l'article cité ci-dessus.

<sup>44</sup> *Aprile 1919 – Aprile 1920*, p. 165.

<sup>45</sup> CREMIEUX (Benjamin), *Panorama de la littérature italienne contemporaine*, p. 144.

Quand, toujours dans le même article, les « rondisti » rappellent que leur revue est née de la rencontre de « quelques esprits désireux de voir naître en Italie un milieu intellectuel digne d'un pays civilisé, condition indispensable pour une rééducation véritable et moderne de notre public le meilleur<sup>46</sup>», ils affirment implicitement qu'on peut, malgré des conditions arriérées d'un pays, et en l'absence d'un public éclairé, faire naître un « milieu intellectuel ». C'est prétendre qu'un tel milieu peut exister, vivre et produire en dehors d'un rapport dialectique avec le reste de la société : rapport dialectique parce que c'est de cette société que vient l'expérience, la sensibilité de l'écrivain, et c'est à cette société que retourne l'œuvre littéraire. Giorgio Luti, dans toutes ses analyses sur la vie culturelle de la première moitié du XXe siècle, a fort bien montré les aspects positifs et les limites de cette attitude : pour lui, les « Rondisti » ont agi « comme si art et culture pouvaient se suffire à eux-mêmes<sup>47</sup> ». Leur refus prouve que la culture italienne n'a pas été que traditionalisme, mais « la Ronda » a été marquée par son caractère d'élite : « son isolement fut à la fois sa défense contre son temps et une façon de plier devant les menaces de ce temps<sup>48</sup> ». On a donc, même avec cette revue qui veut tenter de rompre le cercle magique du traditionalisme, de la sclérose et de la rhétorique qui enferme les intellectuels, les écrivains en particulier, un nouvel indice qui permet peut-être de déterminer les caractères dominants de la culture italienne : quand on parle de culture, on commence toujours par prendre en considération les intellectuels, et bien souvent on s'en tient là.

Quelles sont donc les lignes directrices de la littérature italienne - du moins en ce qui concerne son rapport avec l'époque - après cette première guerre mondiale qui a achevé l'effondrement des valeurs du XIXe siècle ? On peut, de façon très schématique et pour la commodité de l'exposé, en distinguer trois ; mais il faudrait pouvoir constamment tenir compte du fait que ce ne sont pas des tendances hermétiquement isolées. Le désarroi des écrivains peut les amener tour à tour, voire au même moment, à des attitudes différentes. On ne s'étonnera donc pas de trouver chez certains des indices relevant tantôt de l'une, tantôt de l'autre direction.

## DES SIGNES DE REFUS

---

<sup>46</sup> *Aprile 1919 - Aprile 1920*, p. 165.

<sup>47</sup> LUTI (Giorgio), *Italo Svevo e altri studi sulla letteratura italiana del primo Novecento*, p. 453.

<sup>48</sup> *Id.*, *ibid.*

La première attitude possible - mais elle n'est pas la plus fréquente et reste très souvent à l'état de velléité sans jamais atteindre une expression consciente et systématique - est la révolte. Il suffit de penser à l'image finale de *la Coscienza di Zeno* pour délimiter cette attitude : l'explosion de la boule terrestre que promet Svevo est une révolte à la fois contre les maux du monde et contre le progrès technique auquel ils semblent liés<sup>49</sup>. Il y a là quelque chose de la vision anarchisante de la fin de *l'Île des pingouins* d'Anatole France. Le retour de la terre à l'état de nébuleuse chez l'un, le retour de l'humanité à l'âge de pierre chez l'autre, sont la transposition d'une insatisfaction et d'une opposition qui ne trouve pas sa forme. Mais *l'Île des pingouins* est de 1908 et Anatole France a largement dépassé cet anarchisme velléitaire et ce pessimisme foncier en 1923 quand paraît le roman de Svevo.

Le même pessimisme se retrouve dans les oeuvres contemporaines de Tozzi et Borgese. Dans *Il podere*, il débouche sur la violence incohérente de Berto, le personnage maudit de ce roman, un paysan sans terre contraint à travailler pour autrui et qui finit par assassiner son patron. Tozzi semble plus proche de son maître, Remigio Selmi, que de lui mais c'est à lui qu'il prête la rage et la jalousie de la misère, les propos les plus douloureux sur la condition humaine. On le voit dans le passage suivant confier à son collègue Tordo son insatisfaction presque métaphysique :

« -L'homme n'est jamais content.  
- Surtout quand on est pauvre.  
- Maintenant, je ne voudrais même plus être un bourgeois. L'homme a toujours mal vécu, d'après ce que je comprends, depuis Adam...<sup>50</sup> ».

Il exprime à plusieurs reprises la conscience qu'il a d'avoir vécu pour rien :

« Quand je serai mort, qui se souviendra de moi ? Je n'ai même pas d'enfants<sup>51</sup> »,  
ou encore :

« Je voudrais savoir pourquoi je suis venu au monde et ce que j'y fais ! Est-ce que ça n'aurait pas été pareil si je n'étais pas né ?<sup>52</sup> »

---

<sup>49</sup> cf. à ce propos l'article de BOUISSY (André) : *Les fondements idéologiques de l'oeuvre d'Italo Svevo*, p. 232.

<sup>50</sup> TOZZI (Federigo), *Il podere*, p. 194.

<sup>51</sup> Id., *ibid.*

<sup>52</sup> Id., p. 195.

On le voit exprimer ensuite un sentiment désespéré qui rappelle, sur un autre mode, celui du personnage baptisé Novecento dans le texte de Bacchelli intitulé *La cambiale*<sup>53</sup>. Berto pense en effet qu'il y a eu des périodes où les paysans vivaient mieux et qu'il est venu à un mauvais moment :

« Je me souviens que j'ai entendu dire par mon grand-père qu'autrefois on faisait partout de grandes fêtes. Et maintenant, au contraire, c'est le silence partout. Et on n'entend plus rien dire<sup>54</sup> ».

Cette détresse de Berto, c'est celle de tous les hommes ; il ne s'agit pas tant de condition paysanne que de condition humaine. Le pessimisme de Borgese est tout aussi profond que celui de Tozzi puisque son roman montre l'échec aussi bien de Federico que de Filippo : Federico qui laissait la vie politique passer à côté de lui et qui, après avoir perdu une jambe pendant la guerre, abandonne la médecine « parce qu'il ne compren[d] pas ce que f[ont] médecins et chirurgiens avec leurs poudres et leurs bandages quand il y [a] les super-explosifs et les gaz asphyxiants (la douleur est grande comme la mer et les savants veulent l'éponger verre à verre) »<sup>55</sup>, Filippo l'interventionniste qui voulait être député de sa ville et qui meurt, un drapeau noir dans la main droite et un rouge dans la gauche, piétiné par les chevaux d'une charge de police, alors qu'il se trouve par hasard en tête d'une manifestation socialiste, criant « Vive Lénine ! » tout en pensant que ce Lénine a une sale tête.

Dans cette dernière scène, saisissante malgré ce que son symbolisme pourrait avoir de schématique, apparaît quelque chose de nouveau par rapport à Tozzi ou à Svevo : la motivation de son pessimisme, c'est-à-dire le désarroi des Italiens après une guerre pas très facile à comprendre, devant un monde qui tire à hue et à dia. En somme, le roman de Borgese arrive à s'affranchir d'une vision du point de vue de Sirius et fait bien sentir que le mal dont souffrent ses héros n'est pas dû à on ne sait quelle condition humaine, mais à une situation historiquement déterminée. L'auteur dit lui-même que maintenant, on ne peut plus croire au bonheur et qu'il faut pour quelque temps, laisser de côté les idéaux<sup>56</sup>. Maintenant, pendant quelque temps.

---

<sup>53</sup> cf. ci-dessus, p. 19.

<sup>54</sup> TOZZI (Federigo), *Il podere*, p. 195.

<sup>55</sup> BORGESSE (Giuseppe-Antonio), *Rubè*, p. 207.

<sup>56</sup> BORGESSE (Giuseppe-Antonio), *Rubè*, p. 34.

Quelles que soient cependant les différences entre auteurs, quelles que soient aussi les limites qu'on peut trouver à leur attitude, il reste qu'ils ne voient l'avenir que sous forme de mort, de destruction, de désespoir, et que ce qui domine en eux, c'est le refus de la situation qui est faite aux hommes de leur temps. Mais pour limiter la portée de cette appréciation, il faut rappeler que Svevo ne fait qu'être découvert en ces années et qu'il n'atteindra le grand public qu'à partir de 1945, que Tozzi meurt en 1920 sans avoir connu le succès et qu'il n'en aura pas plus après sa mort, et que si Borgese a plus de lecteurs<sup>57</sup>, bien des critiques disent perfidement qu'il était bon critique et qu'il s'est fait mauvais romancier. En somme, les écrivains de la protestation, même informelle, ne sont pas représentatifs du milieu littéraire du premier après-guerre.

#### DES ECRIVAINS PRE-FASCISTES

Pas plus que ne semblent l'être ceux qui plus ou moins ouvertement - plus ou moins consciemment aussi sans doute - appellent de leurs vœux un régime fort.

Il est peut-être superflu de citer parmi ceux-là Gabriele D'Annunzio. Par certains aspects, il est le maître, le précurseur de Mussolini. Ils sont côte à côte dans l'opposition à Nitti, et lors de l'expédition de Fiume, Mussolini traîne dans la boue Nitti qui l'a condamnée.

Dans les méthodes politiques même, il est un éclaireur du fascisme : à preuve les élections qu'il organise à Fiume le 26 octobre 1919, dix jours après avoir proclamé l'état de siège et menacé de la peine de mort notamment quiconque prononcerait des propos hostiles à la conquête de Fiume et à l'esprit qui l'animait. Ces élections eurent un caractère plébiscitaire presque aussi marqué que celles qui eurent lieu plus tard, pendant le Ventennio.

Il était pré-fasciste à tel point que certains, comme l'avocat Marsich, affirmèrent que c'était lui et non Mussolini qui devait diriger les Fasci. Lui-même déclarait en août 1920 : « Je sens qu'aujourd'hui je suis l'Italie ; je sens aujourd'hui que j'exprime l'espoir, la foi et la volonté de tout notre peuple ; aujourd'hui que j'ai les promesses de toutes les forces vives de la Patrie, je peux m'acheminer sur la voie sûre de sa fortune pleine de grandeur et de gloire<sup>58</sup> ».

<sup>57</sup> Encore ne représentent-ils pas une influence énorme : selon Fabrizio Dentice (*La stagione delle cattive letture*, p. 15), *Rubè* n'a été vendu qu'à 15 000 exemplaires entre 1921 et 1930.

<sup>58</sup> SALVATORELLI (Luigi), MIRA (Giovanni), *Storia del fascismo*, p. 68.

Et même après la marche sur Rome, le Comandante n'abandonne pas immédiatement toute prétention à un rôle dirigeant.

Mais ce désir d'un pouvoir fort est aussi répandu chez ceux qu'on pourrait appeler avec Gramsci, les « intellectuels secondaires », ceux qui ne créent pas les idéologies mais les véhiculent. C'est le cas de Filippo Burzio qui, en février 1921, dans « la Ronda », annonce la décadence de la démocratie parce qu'on est déçu de la guerre démocratique et de la paix démocratique<sup>59</sup>. C'est le cas aussi du Professeur Ettore Romagnoli dont on va voir qu'il est précisément un de ces intellectuels secondaires qui, dans son œuvre littéraire, exprime, de façon immédiate, une idéologie. Romagnoli publie en janvier 1922 une comédie, parodie burlesque de *Don Quichotte*, où alternent le style arcadique et un langage populiste, toscanisant de façon insupportable. On a un exemple de ce « fiorentinismo d'accatto » comme dirait Migliorini, dans ce dialogue de la première scène où Pasquale annonce à Gregorio qu'il ne peut lui donner sa fille en mariage :

« PASQUALE : Allora, capperi  
                   a che far tante parole ?  
                   La volete udire in musica ?  
                   La ragazza non vi vuole  
 GREGORIO : Ma perché ? Qualche capriccio ?  
 PASQUALE : Eh ! compare, siete fino  
 GREGORIO : E per chi dunque ?  
 PASQUALE : Indovinala  
                   Grillo !  
 GREGORIO : No, non l'indovino !  
 PASQUALE : Beh ! davvero che a fissarmici  
                   mi vien proprio il sangue agli occhi !  
                   Per Pedrillo !  
 GREGORIO : Per Melangola ?  
 PASQUALE : Proprio quello.  
 GREGORIO : Il cavalocchi ?  
 PASQUALE : Proprio lui !  
 GREGORIO : Quel cazzabùbbolo  
                   tutto voce e tutto penne<sup>60</sup> ».

<sup>59</sup> BURZIO (Filippo), *Democrazia*, p. 76.

<sup>60</sup> ROMAGNOLI (Ettore), *Don Chisciotte*, p. 33-34 :

« PASQUALE : Alors que diable,



Plus loin, c'est encore Pasquale qui fait de Pedrillo ce portrait en un langage faussement populaire :

« e non vo' che pel capriccio  
d'una grulla, il sangue nostro  
s'incanagli con un tisico  
biassicacarte e succiainchiostro<sup>61</sup> ».

L'absurdité de cette affection toscanisante, accentuée par le fait que l'action est censée se dérouler en Espagne, s'explique bien entendu par le caractère parodique de l'œuvre. Mais cette complaisance populiste à laquelle s'ajoute la touche anti-intellectualiste dans le portrait de Pedrillo est suspecte ; il y a plus grave cependant : c'est la pensée qui sous-tend la conclusion de la pièce. Don Quichotte intervient en fin de compte pour favoriser le mariage entre Pedrillo et la fille de Pasquale. Qu'il menace de son épée pour défendre

A quoi bon tant parler ?

Il faut vous le dire en chansons ?

La fille ne veut pas de vous

GREGORIO : Mais pourquoi ? Par caprice ?

PASQUALE : Eh ! compère, vous êtes futé

GREGORIO : Et pour qui, alors ?

PASQUALE : Devine un peu !

GREGORIO : Non, je ne devine pas !

PASQUALE : Bon ! c'est vrai que quand j'y pense

Le sang me monte à la tête !

Pour Pedrillo !

GREGORIO : Pour Melangola ?

PASQUALE : Tout juste.

GREGORIO : Le chicanier ?

PASQUALE : C'est bien lui !

GREGORIO : Ce sonneur de grelot

Qui n'a que la voix et les plumes. »

Ce malheureux Pedrillo dont le surnom Melangola signifie Orange amère et dont on ne sait pas grand-chose de plus, semble être un petit bureaucrate, un huissier ou un clerc de notaire, qui ne sait que parler et écrire (« la voix et les plumes ») : faire de ce genre de personnage le type de l'intellectuel est déloyal, quoique courant. Mais ce portrait est également instructif : c'est sous ces traits qu'un intellectuel représente les intellectuels.

<sup>61</sup> Id., *ibid.*, p. 34 :

« Et je ne veux pas que pour un caprice  
d'une sottise, notre sang  
s'encanaille avec un rachitique  
mâchonneur de papier et suceur d'encrier ».

les opprimés, voilà qui n'a rien d'étonnant. Mais ce qui est digne d'être retenu, c'est la morale que propose Sancho Pança à la suite de ce dénouement :

« Etre sage ou bien fou,  
ça ne compte pas en ce monde :  
ce qui importe, c'est d'avoir du cran,  
le cœur franc et l'humeur joyeuse :  
et si un coquin te tombe sous la main,  
un hypocrite, un scélérat,  
de l'affronter d'un cœur intrépide,  
le visage dur, le bras ferme,  
lui faire obstacle et bouleverser  
les pions de son jeu.<sup>62</sup> »

Nous sommes en janvier 1922 ; il y a là en germe le fascisme, sa complaisance populiste, sa morale de la violence, son mépris des intellectuels, sa polémique contre les bourgeois qui font leur petit jeu corrompu. Don Quichotte devient le héros, le « squadrista » qui trouble ce petit jeu, sous les applaudissements de Sancho, bon peuple « qualunquista ». Cette interprétation peut sembler un peu forcée, mais dans la situation politique du moment, la pièce va dans ce sens. D'ailleurs, l'ensemble de l'œuvre de Romagnoli mérite d'être évoqué, non certes pour sa valeur littéraire mais parce que cet examen permettra peut-être d'étayer l'hypothèse formulée ci-dessus.

En novembre 1918, Romagnoli prononce un discours à l'Université de Pavie, où il définit ainsi le positivisme :

« Ce mouvement suit d'environ six ans l'organisation faite de nos études, aux environ de 1860, par Carducci, De Sanctis, D'Ancona, Comparetti, Vannucci, Amari, appelés à cette tâche par l'Etat. Les hommes qui en furent les représentants eurent les yeux uniquement tournés vers l'Allemagne [...] Cette organisation allemande [...] est la principale cause qui a dénaturé nos études. »<sup>63</sup>

Il ne s'agit pas ici d'étudier la valeur de cette appréciation sur le positivisme. Ce qui est intéressant, c'est qu'à l'occasion d'une analyse culturelle, Romagnoli pose une revendication de caractère nationaliste : l'exemple allemand a corrompu notre culture. Il ajoute :

---

<sup>62</sup> Id., *ibid.*, p. 64.

<sup>63</sup> ROMAGNOLI (Ettore), *L'italianità della cultura*, p. 5-6.

« Il se peut que cette méthode [...] ait été bonne pour les Allemands [...] Mais à notre égard, elle a le tort impardonnable de ne tenir aucun compte, et même d'ôter de son prix à la première et la plus importante qualité des Italiens : l'intuition. »<sup>64</sup>

Ici la polémique antirationaliste rejoint le nationalisme, un nationalisme anti-allemand pour l'heure - on est en novembre 1918, la guerre contre l'Allemagne est à peine terminée.

En 1923, dans *L'Antica Madre*, ce thème se développe à propos d'une étude comparative des musiques allemandes et italiennes, alors que certains ont tendance à dire que la musique de chambre allemande est supérieure à la musique de chambre italienne. Il faut, selon Romagnoli, tenir compte du fait que la musique de chambre naît en Allemagne quand en Italie, il y a une « pause ». Scarlatti meurt en 1757, Mozart naît en 1756. La musique de chambre allemande a donc le seul avantage d'être plus récente. Mais il reste des caractères propres aux deux pays et c'est dans l'étude de ces caractères que Romagnoli renouvelle ses attaques antirationalistes : la musique italienne est faite « de pureté merveilleuse »<sup>65</sup> et de « grâce pure », elle est « chant de rossignol » et son effet est « essentiellement pathétique »<sup>66</sup>. La musique allemande au contraire se fonde sur « la répétition ou thématisme », elle n'est pas le fruit de l'inspiration mais d'un « choix médité »<sup>67</sup>. Bien sûr, il y a des exceptions, Palestrina et Frescobaldi d'un côté, Schubert de l'autre. Mais « Palestrina vient de sources non italiennes » et Schubert « est imbibé d'italianité »<sup>68</sup>. Le procédé est pour le moins curieux qui consiste à définir d'abord l'italianité puis à en exclure ceux qui ne sont pas conformes à cette italianité, fussent-ils italiens. Cependant, jusqu'ici, on pourrait croire à une certaine objectivité : chacune de ces musiques a ses mérites. Mais Romagnoli ne nous a pas conduits jusqu'à ce point sans une pensée secrète :

« Loin de moi l'idée de rabaisser d'autres nobles formes d'art. Mais, ce qu'il y a de plus divin dans la musique reste toujours la mélodie, le reste est humain »<sup>69</sup>.

Et, parlant, dans le final de son article, du chœur de *Nabucco*, Romagnoli écrit :

---

<sup>64</sup> Id., *ibid.*, p. 7.

<sup>65</sup> ROMAGNOLI (Ettore), *L'antica madre*, p. 77.

<sup>66</sup> Id., *ibid.*, p. 80.

<sup>67</sup> Id., *ibid.*, p. 79.

<sup>68</sup> Id., *ibid.*, p. 82.

<sup>69</sup> Id., *ibid.*, p. 97.

« Voici l'art où brille plus d'un reflet de Dieu. Et voici l'art de notre Italie »<sup>70</sup>.

La musique italienne est donc mélodique ; or c'est la mélodie qui fait la beauté de la musique parce qu'elle est divine.

L'idéologie qui anime *l'Antica madre* ne peut admettre l'existence de classes sociales antagonistes au sein d'une même patrie. Et effectivement, on voit Ettore Romagnoli, après avoir exalté la patrie, exalter sa fraternité avec les ouvriers, dans une inspiration populiste qui reste dans la ligne de son *Don Chisciotte* :

« Nous qui vivons du travail le plus immédiat de l'intelligence [...] nous sommes nous aussi des travailleurs. Et donc, nous le répétons, nous sommes le peuple »<sup>71</sup>.

Mais après avoir dit que « notre frère est l'ouvrier »<sup>72</sup>, le voici choqué quand il doit revoir les épreuves d'un texte :

« Le typographe s'en mêle, il discute les corrections d'égal à égal [a tu per tu] avec l'écrivain »<sup>73</sup>.

Il peut effectivement sembler anormal que le typographe prétende savoir ce qu'a voulu écrire l'auteur. Mais l'expression « d'égal à égal » montre bien qu'il ne s'agit pas d'une différence de qualification technique, mais d'une différence sociale.

Enfin, l'ouvrage de Romagnoli envisage les moyens pour éviter « la bolchévisation de la culture » : les bolchéviques, estime-t-il, ne sont forts que de la division de leurs adversaires.

« Les universitaires, les académiciens, les chercheurs officiels plus généralement, regardent avec mépris les chercheurs libres. Ces derniers en échange les traitent de nigauds. Les uns et les autres croient vivre dans une sphère supérieure aux poètes qui seraient une espèce d'éternels enfants à la recherche de mots bariolés. Les journalistes considèrent comme du bavardage toute question d'ordre académique... »<sup>74</sup>.

Tout le monde comprend maintenant à quoi tend cet article : à provoquer une réunion, une organisation, un FAISCEAU (FASCIO, souligné par l'auteur) des forces intellectuelles antibolchéviques<sup>75</sup> ».

---

<sup>70</sup> Id., *ibid.*, p. 100.

<sup>71</sup> Id., *ibid.*, p. 163.

<sup>72</sup> Id., *ibid.*, p. 164.

<sup>73</sup> Id., *ibid.*, p. 173.

<sup>74</sup> Id., *ibid.*, p. 177-178.

<sup>75</sup> Id., *ibid.*, p. 179.

Certes ce passage final de *l'Antica madre* est repris d'un article de 1920<sup>76</sup>, c'est-à-dire d'une époque où rien n'était encore décidé et où notamment le mot « fascio » n'avait pas pour tous le sens que nous lui donnons maintenant : c'est ainsi qu'existait un « Fascio degli insegnanti » qui était une organisation professionnelle visant à la défense des intérêts de l'enseignement et des enseignants et qui était de tendance démocrate-libérale. Mais, quand Romagnoli reprend cet article dans *l'Antica madre*, c'est en 1923 et à cette date, on n'emploie pas le mot « fascio » au hasard ni en vain. En fait le nationalisme, le populisme, rejoignent le mépris des intellectuels et le culte de la violence apparus dans *Don Chisciotte* et débouchent sur le fascisme. Ajoutons, pour éclairer encore mieux son oeuvre littéraire et pour en finir avec lui, que le Professeur Ettore Romagnoli fut l'un des premiers académiciens d'Italie, nommé lors de la création en 1929 de l'Accademia d'Italia. Certains académiciens ont pu l'être pour leurs mérites littéraires ou scientifiques qu'on ne pouvait leur nier mais lui n'a pu l'être que pour services rendus.

#### AU-DESSUS DE LA MELEE

Cependant, ce n'est pas là non plus que se trouve la tendance majoritaire chez les écrivains du premier après-guerre. Beaucoup plus généralement, ils sont au-dessus de la mêlée, contemplant les événements avec beaucoup de suffisance et de détachement. Ce détachement, en fait une authentique conduite de fuite devant la réalité, prend plusieurs formes qui, là encore, peuvent coexister en un même auteur, mais qu'il faut cependant dissocier pour bien les faire apparaître.

Tout d'abord, un certain formalisme. On pourrait en relever maint exemple dans « la Ronda ». En effet, le goût de la rigueur stylistique qui l'inspire, la conviction que c'est le moyen de redonner vie à la littérature italienne, s'infléchissent presque toujours vers un culte abstrait du beau entendu comme belle forme. Bien des collaborateurs de la revue se réfugient ainsi dans le beau style. C'est le cas de Bruno Barilli par exemple qui, dans *la Spagnola et il diavolo zoppo*, se livre à de véritables jeux de virtuosité verbale. Voici comment il évoque un de ces studios cinématographiques où on tournait les

---

<sup>76</sup> ROMAGNOLI (Ettore), *Il bolscevismo della cultura*.

films à grand spectacle qui quelques années plus tôt assuraient le triomphe du cinéma italien :

« Au milieu de la sempiternelle confusion du carton-pâte, dans une distorsion féroce de la réalité, sous l'azur désespéré des cieux, parmi les éclairs de magnésium qui font blanchir les visages et leur donnent un air ébahi, et noircissent les yeux comme des olives ardentes, au loin se dresse soudain l'or des gréments et resplendissent les lacs au cœur des royaumes brûlants et séculaires de Soliman<sup>77</sup> ».

Encore plus caractéristique d'une volonté d'enfermer la réalité dans la beauté formelle, la tragédie de Bacchelli déjà mentionnée, *Spartaco e gli schiavi*, est un récit mythologique là où il y avait la matière d'une oeuvre révolutionnaire. Quand on pense à Spartacus, en effet, on pense à des hommes cherchant à prendre en main leur propre destin ; ce n'est pas pour rien que bien des groupes révolutionnaires ont pris ce nom. C'est cette interprétation que donne Howard Fast dans son roman ; il fait dire à Spartacus : « Je rêve que nous allons faire un nouveau monde ». Au contraire, Bacchelli, au moment où dans le monde, beaucoup d'hommes envisagent ce monde nouveau comme une réalité plus ou moins proche, mais accessible en tout cas, fait dire à Aronte :

« Le destin domine, égal pour tout le monde »<sup>78</sup>

Le cas de Bacchelli est particulièrement intéressant : on l'a vu sensible à la prise de conscience de son temps, sensible à l'effondrement des idéaux du XIXe siècle, on l'a vu affirmer que les générations futures seraient plus heureuses et en même temps ; il exprime ici une résignation devant un destin immuable dont on ne voit guère comment elle pourrait être l'élément dynamique qui permettra de faire avancer la situation et de créer les conditions d'un avenir meilleur, fût-ce pour les générations à venir. En fait, à ce moment-là, Bacchelli est dans une impasse, comme beaucoup de ses contemporains : c'est peut-être ce qui explique qu'il se réfugie dans son travail d'homme de lettres, ne voyant dans l'aventure de Spartacus que l'occasion de développer un mythe.

---

<sup>77</sup> BARILLI (Bruno), *La Spagnola e il diavolo zoppo*, p. 90.

<sup>78</sup> BACCHELLI (Riccardo), *Spartaco e gli schiavi*, A.III, sc.2, p. 181.

D'autres écrivains manifestent leur détachement par l'humour qui est une façon de prendre ses distances par rapport à une réalité inquiétante. Benjamin Crémieux a fort bien analysé le processus qui peut expliquer cet humour. C'est, selon lui, une réaction devant la déception de la vie : on émet alors, de façon inconsciente sans doute, « l'hypothèse que la vie n'est pas sérieuse ». Crémieux cite l'exemple de Panzini qui après avoir acquis la culture et l'orgueil de la culture, « [prend] conscience du peu d'importance des belles-lettres dans la vie sociale et du mince personnage que figur[e] dans le monde un petit professeur de province, tout lettré qu'il [soit]<sup>79</sup> ». C'est à l'origine de son amertume, de son pessimisme. A cette raison première, vient s'ajouter l'effroi qu'il éprouve pendant ce que Crémieux appelle sans doute un peu hâtivement, « la période bolchévisante de l'Italie »<sup>80</sup>. Panzini en vient peu à peu à dissoudre dans l'humour « l'idéal historique et civique de Carducci »<sup>81</sup>. Mais on pourrait aussi rappeler le cas de Svevo dont le dernier roman est celui d'un homme qui aime à répéter que « la vie n'est ni belle ni laide, elle est seulement originale »<sup>82</sup>.

Avec une différence cependant : c'est que l'humour de Svevo est plutôt stimulant, tandis que celui de Panzini est dissolvant et aboutit à ce qu'on appellerait maintenant le « qualunquisme ». Tandis que chez Svevo, le scepticisme, le pessimisme, l'inquiétude n'excluent pas un certain humanisme et même le favorisent, chez Panzini, ils ne débouchent que sur l'agnosticisme, le mépris des hommes et de la culture. Ainsi, dans *Io cerco moglie* (écrit en 1916-1917), le Cav. Sconer écarte avec la même indifférence, *l'Attilaide* de Cioccolani, dont l'auteur fait la caricature du poète futuriste, et Verlaine<sup>83</sup>. C'est-à-dire que sa critique du futurisme est faite au nom d'un humour qui n'est pas seulement refus d'une vision héroïque de la vie, mais agnosticisme, refus de la culture, « qualunquismo ».

Cet agnosticisme se retrouve, transposé sur le plan politique, chez Marino Moretti, avec cependant plus de chaleur, de sympathie, un ton moins amer et agressif. Il n'en reste pas moins que la légèreté avec laquelle il envisage l'engagement politique est significative d'un désir de prendre ses distances par rapport à la vie sociale. Dans *la Madonna della Seggiola*, première nouvelle des *Personaggi secondari*, il met en scène Burtlin, un paysan qui a perdu sa place et qui peu à peu s'éloigne de ses idéaux socialistes

---

<sup>79</sup> CREMIEUX (Benjamin), *Panorama de la littérature italienne contemporaine*, p. 170.

<sup>80</sup> Id., *ibid.*, p. 175.

<sup>81</sup> Id., *ibid.*, p. 176.

<sup>82</sup> Svevo (Italo), *La coscienza di Zeno*, in : *Opere*, p. 869.

<sup>83</sup> PANZINI (Alfredo), *Io cerco moglie*, p. 78.

pour finir sacristain. Il est intéressant certes, de voir un écrivain faire état de ces problèmes : que ceux qui détiennent le pouvoir économique, ceux qui peuvent fournir du travail donc, ont par là-même un moyen de pression idéologique. Mais chez Moretti, cela apparaît en fin de compte comme un fait de peu d'importance : de toute façon, les convictions de Burtlin étaient très superficielles, sentimentales, et au moment de la « conversion », il a oublié ce qu'il était : « Sa foi ? Quelle Foi ? » s'interroge Moretti<sup>84</sup>. Pourtant, quelques années plus tard, cet écrivain sera l'un des signataires du manifeste des intellectuels antifascistes en 1925. Mais quand il publie en 1920 son recueil de nouvelles *Personaggi secondari*, il a tendance à considérer, ou à présenter en tout cas, ce genre d'engagement comme une sympathique manifestation de puérité, ce qui trahit en outre un populisme un peu condescendant et un peu méprisant. Même quand il évoque les souffrances du petit peuple romagnol, il prend bien soin de ne pas faire état d'une quelconque participation affective de sa part. Dans *la Voce di Dio*, la Menighina, la servante au grand cœur, pense à « tous ceux qui [sont] morts en mer depuis qu'elle vit, à ceux qui [ont] été jetés dans le canal par le vent pendant les nuits sans lumière, aux barques qui se [sont] sauvées à grand'peine à Porto Corsini, aux Fossi, aux Due Bocche, aux barques qui [sont] revenues endommagées, sans beaupré, sans foc, leur chargement jeté à la mer, perdu, cent écus perdus, deux cents écus perdus ; elle [pense] aux crimes, aux accidents en mer, à la puissance maléfique de la mer, à toute la douleur que la mer [apporte] aux hommes dans un pays qui [vit] de la mer. Pauvre pays ! »<sup>85</sup>. On pourra objecter que c'est par pudeur que Moretti ne fait pas état de ses sentiments mais de ceux d'une femme du peuple devant cette misère qu'elle connaît de bien plus près que lui. Mais la pudeur et l'objectivité conduisent ici à l'acceptation. La Menighina se résigne et prie, et Moretti semble se contenter de dire : « Voici comment ils vivent ». Pas plus que les romans de pêcheurs de Pierre Loti, *La Voce di Dio* n'appelle à la révolte ou, plus simplement, au refus.

En somme, si certains écrivains développent avec humour une vision anti-héroïque de la vie, ce qui, après tout, est plutôt sympathique en face de la rhétorique d'annunzianisante et de la rhétorique fasciste, cela les amène souvent à voir le monde par le petit bout de la lorgnette, avec un détachement bienveillant. Chez Moretti, admirateur de Pascoli - il raconte dans *I sorprendenti vent'anni* avec quel enthousiasme il le lut - et qui a gardé de son maître le goût du détail, des choses humbles, l'humour s'exerce au sein d'un

---

<sup>84</sup> MORETTI (Marino), *Personaggi secondari*, p. 23.

<sup>85</sup> MORETTI (Alfredo), *La voce di Dio*, pp. 133-134.



petit monde réduit à des personnages schématiques, jeunes amoureux, bourgeoises déçues, « cavalieri » dont la vanité ne s'exhibe pas en dehors du cercle familial, professeurs desséchés, aristocrates mésalliés, petits employés sans ambition, un petit monde de « personnages secondaires » pour reprendre l'expression qui sert de titre à un de ses recueils de nouvelles, de types trop attendus par le lecteur, sans rapport avec la vie, sans vie. Il apparaît dans son oeuvre une complaisance pour l'immobilisme, le traditionalisme de la province, qui semble trahir une fondamentale opposition - ou du moins indifférence - à tout changement. L'humour qui est chez Svevo une forme de participation en quelque sorte, puisqu'il implique un retour sur soi et sur la condition humaine en même temps, devient chez Moretti la manifestation de l'objectivité extrême car il s'exerce toujours sur autrui et est ainsi le moyen de garder ses distances. Mais cette objectivité extrême ne semble pas être un facteur très dynamique de la culture, elle témoigne d'une indifférence caractéristique de la séparation qui passe entre les écrivains et leur oeuvre d'une part, et la vie de leurs concitoyens de l'autre.

Ainsi, que ce soit par le biais du formalisme, de l'humour, ou de quelque « tour d'ivoire », les écrivains italiens en général, restent détachés, dans un isolement qui pour être splendide n'en est pas moins abdication en un moment décisif pour l'histoire du pays. La littérature ne semble pas avoir de liens avec la vie et les problèmes réels de l'Italie; elle ne les exprime pas, elle ne les influence pas. Du moins directement, car il est clair que, aussi négative soit-elle, c'est encore là une certaine forme de rapports qui ont des conséquences, ne fussent-elles que négatives.

## UN MONDE DE PAPIER

Certains intellectuels cependant, dès cette époque, sont conscients des limites de la vie culturelle de leur temps. Et non seulement chez les intellectuels révolutionnaires. Certes, Antonio Gramsci les a méthodiquement dénoncées dans des analyses devenues célèbres : « En Italie, les intellectuels sont éloignés du peuple, c'est-à-dire de la « nation », et ils sont en revanche liés à une tradition de caste [...] Cette tradition est « livresque » et l'intellectuel moderne type se sent plus lié à Annibal Caro et à Ippolito Pindemonte qu'à un paysan des Pouilles ou de Sicile »<sup>86</sup>. De cet éloignement, il voit une preuve dans l'oeuvre des écrivains italiens : « l'activité économique, le travail en tant que production individuelle et de groupe ne les intéresse pas. Si dans les

<sup>86</sup> GRAMSCI (Antonio), *Quaderni del carcere*, vol.III, p. 2116, Cahier 21, §5.

oeuvres d'art il est question de sujets économiques, ce qui est intéressant c'est le moment de la « direction », de « l'ascendant », du « commandement d'un héros », sur les producteurs. Ou bien, ce qui est intéressant, c'est la production en général, le travail en général, comme élément de la vie et de la puissance nationale et donc motif oratoire. La vie des paysans a une place plus grande dans la littérature, mais ici aussi non pas en tant que travail et peine, mais en tant que représentation des paysans comme « folklore », comme représentants pittoresques de mœurs, de sentiments curieux et bizarres ; [...]le travail de l'intellectuel occupe peu de place, ou est présenté sous un jour « héroïque » et « surhumain », avec cet effet comique que les écrivains médiocres présentent des « génies » à leur mesure »<sup>87</sup>. Cette absence de contact entre écrivain et société est évidemment à double sens : s'ils sont peu touchés par ce qui se passe autour d'eux, réciproquement leur activité n'a pas un poids considérable dans la vie nationale. « Le peuple italien lit de préférence les écrivains étrangers. Cela signifie qu'il subit l'hégémonie intellectuelle et morale des intellectuels étrangers, qu'il se sent plus lié aux intellectuels étrangers qu'à ceux de son pays, c'est-à-dire qu'il n'existe pas dans le pays un bloc national intellectuel et moral »<sup>88</sup>. Il se produit en conséquence une distorsion dans la sensibilité de la masse des lecteurs italiens attirés par une culture non-nationale. « Le peuple italien s'est passionné, grâce au roman historico-populaire (et il continue à se passionner, comme le montrent par exemple les plus récents catalogues d'édition) pour les traditions monarchistes et révolutionnaires françaises et connaît la figure populaire de Henri IV plus que celle de Garibaldi, la Révolution de 1789 plus que le Risorgimento, les invectives de Victor Hugo contre Napoléon III plus que les invectives des patriotes italiens contre Metternich, se passionne pour un passé qui n'est plus le sien, se sert dans son langage et dans sa pensée de métaphores et de références culturelles françaises etc..., est culturellement plus français qu'italien »<sup>89</sup>. Et Gramsci montre comment s'interpénètrent question sociale et problèmes culturels :

« Les intellectuels ne sortent pas du peuple, même si accidentellement l'un d'eux est d'origine populaire ; ils ne se sentent pas liés au peuple (sauf sur le plan de la rhétorique), ils n'en connaissent ni n'en sentent les besoins, les aspirations, les sentiments diffus, mais par rapport au peuple, ils sont quelque chose de détaché, en l'air, une caste... »<sup>90</sup>.

---

<sup>87</sup> Id., *ibid.*, p. 2195, Cahier 23, §8.

<sup>88</sup> Id., *ibid.*, p. 2117, Cahier 21, §5.

<sup>89</sup> Id., *ibid.*, p. 16.

<sup>90</sup> GRAMSCI (Antonio), *Op. cit.*, p. 2117.

Ce n'est pas simplement parce que ces analyses de Gramsci sont maintenant, à juste titre, une des clés de la réflexion sur la vie culturelle italienne à cette époque qu'elles sont longuement citées ici. C'est aussi parce qu'elles prolongent les considérations d'un autre intellectuel, Prezzolini, fort éloigné de Gramsci mais observateur éclairé et fin de la vie intellectuelle de son pays. Dans *La coltura italiana*, un essai sous forme de lettres adressées en 1920-21 à un ami par un Danois qui aurait connu l'Italie au début du siècle et y serait revenu après la première guerre mondiale, il fait un bilan, parfois superficiel, de cette culture et de la vie politique ; il constate lui aussi que la « littérature italienne n'est pas populaire, parce qu'elle n'appartient pas au peuple. C'est une littérature de classes supérieures : d'hommes de lettres, de nobles, de courtisans, de prêtres et de moines dans le passé. Aujourd'hui, elle est une littérature de bourgeois, mais garde son ancienne tendance »<sup>91</sup>. Il tente de donner de cette rupture une explication historique et la fait remonter à la Renaissance<sup>92</sup>. Il est remarquable que, sur ce point encore, son opinion concorde avec celle de Gramsci et de critiques contemporains inspirés de Gramsci qui font remonter le divorce à l'humanisme : « l'intellectuel, dit Giuseppe Petronio, recommence à parler de choses et à parler une langue que le « commun » du « peuple » ne comprend pas, déterminant une fracture à l'intérieur de la société italienne, ou mieux, reflétant et approfondissant les fractures qui existaient déjà »<sup>93</sup>.

Prezzolini décèle donc dans son abstraction totale par rapport à l'ensemble de la vie nationale la limite principale de la littérature italienne. Selon lui, cette dernière n'a pour objet qu'elle-même et les écrivains italiens ne s'adressent qu'à leurs confrères : à plusieurs reprises, ce reproche apparaît sous sa plume, du caractère exclusivement littéraire de la littérature italienne. « Le groupe de « la Ronda » s'est fabriqué un portrait de Leopardi purement littéraire »<sup>94</sup>, écrit-il dans l'essai mentionné ci-dessus. Dans la *Rassegna di letteratura* qu'il rédige pour la « Rivista d'Italia » du 13 juin 1921, il rend compte de la *Storia di Cristo* de Papini : après avoir cité la description de la crucifixion, il commente :

« Remarquablement écrit, n'est-ce pas ? Mais ne sent-on pas là quelque chose d'atrocement froid, qui fait penser à D'Annunzio et même à l'Arétin ? Dans les écrits sacrés de l'Arétin, ce genre de descriptions abondent : elles

---

<sup>91</sup> PREZZOLINI (Giuseppe), *La coltura italiana*, p. 9-10.

<sup>92</sup> Id., *ibid.*, p. 39.

<sup>93</sup> PETRONIO (Giuseppe), *L'attività letteraria in Italia*, p. 193.

<sup>94</sup> PREZZOLINI (Giuseppe), *La coltura italiana*, p. 10.

servaient, dit-on, au Titien et à d'autres peintres du temps pour leurs compositions sacrées ; l'un et les autres soucieux de bien décrire, la plume ou le pinceau à la main et rien de plus<sup>95</sup> ».

De même, et toujours dans cet article, il reproche à Borgese, dans *Rubè*, « l'incapacité d'être simple, d'approcher la réalité dans un esprit qui ne soit pas troublé par des soucis artistiques<sup>96</sup> ».

Dans les deux dernières analyses, le reproche est de taille : ce qui manque en fait aux écrivains italiens, selon Prezzolini et on est tenté de le suivre sur ce terrain, c'est un véritable humanisme, une participation au monde et aux misères qu'ils évoquent : Papini et Borgese, bien loin de transcrire une émotion sincère dans leur oeuvre, comptent sur l'émotion que pourra susciter l'évocation de la crucifixion ou le tableau de l'Italie avant, pendant et après la guerre, pour donner vie à leurs écrits. On serait tenté de dire qu'ils ne trouvent là que des thèmes littéraires, qui leur sont, en quelque sorte, extérieurs. Deux mois plus tôt, déjà, Prezzolini trouvait que l'univers de Baldini, lui aussi, était « un peu trop un monde de papier »<sup>97</sup>.

Peut-être pourrait-on préciser ces critiques à la lumière, précisément, des observations faites par Gramsci, sur la situation de l'intellectuel, et particulièrement, de l'homme de lettres dans la société italienne. On a en effet l'impression très nette que, dans la plupart des cas, le caractère non-populaire de la littérature, la rupture entre les écrivains et la société, provient non pas tant d'une certaine tendance à concevoir la littérature comme transformation du monde réel en « monde de papier », que d'une façon, plus ou moins consciente, de vivre à part d'un monde où il ne se passe, somme toute, que des choses de bien peu d'intérêt. La façon dont ils réagissent, de façon quasi-unanime, devant l'histoire et la vie politique, particulièrement devant les deux phénomènes les plus importants de cet après-guerre, la révolution soviétique et la naissance du fascisme, est extrêmement significative à cet égard.

---

<sup>95</sup> PREZZOLINI (Giuseppe), *Rassegna di letteratura*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIV, N. 6, 15 giugno 1921, p. 235.

<sup>96</sup> Id., *ibid.*, p. 238.

<sup>97</sup> PREZZOLINI (Giuseppe), *Rassegna di letteratura*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIV, N. 2, 15 febbraio 1921, p. 224.

## LES INTELLECTUELS, LA POLITIQUE, L'HISTOIRE

Ainsi, Vilfredo Pareto, dans un premier temps du moins, s'il est assez réticent devant le fascisme, n'en brouille pas moins les cartes à plaisir sous couvert d'objectivité scientifique :

« Qui saurait dire ce qu'est la « démocratie » ? Combien y a-t-il de partis « libéraux » et quels sont-ils ? Combien de « conservateurs », combien de « socialistes » ? [...] Déjà dans les Evangiles, apparaissent plusieurs christianismes [...] »<sup>98</sup>.

Il peut alors affirmer que cela n'a pas de sens de définir le fascisme en fonction de démocratie ou réaction, et en vient à chercher « qui a été le premier à faire usage de la violence »<sup>99</sup>. Sa réponse est que « entre socialistes et fascistes, entre ceux qui « revendiquent » et ceux qui s'opposent aux revendications, on a une succession d'actions et réactions, qui existent indépendamment des formes socialistes et fascistes [...] »<sup>100</sup>. Et il conclut son article en relevant le caractère momentané du fascisme « qui doit être situé dans une nombreuse catégorie de faits analogues, qui sont essentiellement transitoires, qui peuvent avoir intrinsèquement une importance momentanée, mais qui restent subordonnés aux grands facteurs de l'évolution sociale, dont ils peuvent être parfois les indices »<sup>101</sup>. Sur ce point, on peut admettre qu'en effet, le fascisme, les combats entre fascistes et socialistes, ont été un moment particulier du phénomène historico-économique général qu'est la lutte de classes. Mais, ce qu'il faut bien constater, c'est que Pareto, après avoir annoncé qu'il allait chercher à découvrir qui est coupable de la situation troublée de l'Italie, renvoie les adversaires dos à dos ; ou plutôt, au moment même où il pourrait effectivement déterminer les responsabilités réelles, il se détourne en disant que ce n'est pas là la question :

« On peut dire que la colère des prolétaires était « juste » et que, si elle débouchait sur des actes de violence, la faute en était à ceux qui les avaient suscités. Et c'est bien possible. Cela dépend du sens qu'on donne au mot « juste » ; mais si nous nous engageons dans cette voie, nous sortons de la chronologie, que nous voulions traiter<sup>102</sup> ».

---

<sup>98</sup> PARETO (Vilfredo), *Il fascismo*, p. 40.

<sup>99</sup> Id., *ibid.*, p. 43.

<sup>100</sup> Id., *ibid.*

<sup>101</sup> Id., *ibid.*, p. 52.

<sup>102</sup> Id., *ibid.*, p. 43.

En somme, tout en disant qu'il y a dans le fascisme un indice d'un des « grands facteurs de l'évolution sociale », il ne révèle pas lequel, ce qui lui interdit de dire en quoi pouvait être « juste [...] la colère des prolétaires » et lui fait mettre socialistes et fascistes sur le même plan. L'objectivité de l'historien, ici, confine avec l'indifférence de l'entomologiste qui observerait la guerre entre deux colonies de fourmis. Pareto ne se sent pas concerné : la vie de la société est pour lui un objet extérieur susceptible d'étude désintéressée.

Cette attitude semble aussi empreinte de suffisance dans la mesure où Pareto laisse entendre que le fascisme, pour lui, n'est pas après tout un phénomène inattendu ni même nouveau, et qu'il faut le ramener à des données qu'il maîtrise parfaitement. Mais parler de suffisance ne serait porter qu'un jugement de valeur morale ; il est peut-être plus intéressant de voir si cela ne relève pas au contraire d'une conception éminemment conservatrice de l'histoire considérée comme éternellement égale à elle-même. Une telle conception n'est pas rare et est couramment exprimée avec beaucoup plus de netteté que chez Pareto. Ettore Ciccotti<sup>103</sup>, par exemple, dans un article de 1921 au titre parfaitement explicite, *Fascismo, fascisti e guardia rosse nel mondo antico*, écrit :

« Le fascisme, dans ses caractères généraux et essentiels, peut être considéré comme une manifestation d'auto-défense de groupes ou de classes à un moment où la protection de l'Etat est faible et inefficace, soit que ces organes de tutelle soient peu développés, soit que leur fonction soit défailante ou amoindrie<sup>104</sup>. »

Puis il étudie, à Sparte, Athènes et Rome, les cas où prirent naissance des mouvements fascistes, non pas contre la démocratie, dit-il, mais « comme barrage ou réaction à sa dégradation », et les cas où « l'Etat cesse d'être conscient de ses fonctions de tutelle, ou en est incapable, et encourage par conséquent les séditieux à l'insoumission et oblige les autres à assumer par des moyens privés la tutelle de l'Etat abdicataire<sup>105</sup>. »

Ici la conviction, étonnante chez un militant socialiste, que l'histoire d'aujourd'hui ne fait que répéter celle d'hier, s'exprime en toutes lettres, contribuant à créer l'impression que le fascisme est un phénomène passager,

---

<sup>103</sup> Professeur d'histoire ancienne, militant socialiste, d'après le portrait qu'en fait Corrado Barbagallo en mars 1920, dans « l'Italia che scrive ».

<sup>104</sup> CICCOTTI (Ettore), *Fascismo, fascisti et guardia rosse*, p. 14.

<sup>105</sup> Id., *ibid.*, p. 142.

bien inoffensif au fond : la réaction des citoyens qui ne sont pas séditeux pour remettre de l'ordre en un moment où l'Etat est défaillant. Avec Cicotti, l'appréciation est nettement favorable, mais en règle générale, l'attitude des intellectuels est plutôt d'une indifférence impartiale. Ils regardent passer l'Histoire à côté d'eux ; à leurs pieds, plus exactement. On a vu que les écrivains qui apportent leur caution au fascisme naissant ne sont pas les plus nombreux. En cela, ils se différencient de l'ensemble de la petite bourgeoisie qui « par peur, mécontentement et malaise »<sup>106</sup>, comme dit Chabod, s'est ralliée d'emblée au mouvement<sup>107</sup>, les écrivains semblent plutôt l'accepter comme un phénomène passager, qui ne les concerne pas. Parfois même, ils le traitent par l'ironie, refusant de reconnaître la gravité des méfaits commis par les « squadristi ». Fernando Palazzi, dans une rubrique de la « Rivista d'Italia » où il commente sur le mode humoristique quelques faits récents, imagine ce que pourrait inventer le fils d'Edison : à côté des « phonographes qui jouent sans qu'on les remonte, des tables qui se garnissent toutes seules, des mandolines mécaniques, des tire-bouchons automatiques, des poêles fonctionnant au soleil, des trains à vent », il fait figurer « des revolvers qui tirent même sans l'intervention d'un fasciste »<sup>108</sup>. On voit par cet exemple à quel degré de légèreté peuvent atteindre les intellectuels. Mais c'est probablement qu'ils n'ont pas senti la gravité de ce qui se passe autour d'eux, qu'ils n'y ont vu que des jeux d'enfants violents où les adultes, les écrivains, n'ont pas à intervenir. Tout cela reflète au fond la conviction plus ou moins affirmée que de l'histoire, de la politique, de tout ce qui s'agite en bas, rien n'est vraiment nouveau et digne d'intérêt ; les intellectuels vivent à l'écart de ce mouvement et se consacrent à l'art et à la pensée. Encore que même dans ce domaine, ils ne soient pas tous convaincus qu'il y ait progrès, ou même seulement changement. Panzini, par exemple, affirme que sur ce point aussi, l'Histoire est immuable. Il est même piquant de le voir faire cette observation en la faisant porter sur Vilfredo Pareto qui considère, on l'a vu, que l'histoire des sociétés peut se ramener, à tout prendre, à quelques facteurs essentiels et fixes, mais sans envisager que cette stagnation puisse s'étendre aussi au domaine de la pensée. Panzini, lui, va jusqu'au bout : « On dit [...] que la sociologie est une science moderne, mais Hésiode, bien qu'il ait vécu il y a bien des siècles, en savait au moins autant que Vilfredo Pareto<sup>109</sup> ».

---

<sup>106</sup> CHABOD (Federico), *L'Italia contemporanea (1918-1948)*, p. 61.

<sup>107</sup> Cf. ci-dessus, p. 4.

<sup>108</sup> PALAZZI (Fernando), *Idee e fatti*, p. 119.

<sup>109</sup> PANZINI (Alfredo), *Il mondo è rotondo*, p. 40.

En face de la Révolution soviétique, l'attitude des écrivains change. Il y a certes des cas d'apparente indifférence. Ainsi Svevo, qui pourtant au moment où il écrivait *Senilità*, avait manifesté des sympathies, nuancées de scepticisme, pour les idées socialistes, ne relève à aucun moment, ni dans son oeuvre, ni même dans sa correspondance, que les bolcheviks ont tenté de faire passer ces idées dans la réalité. Mais plus couramment, l'objectivité indifférente s'arrête aux idées du socialisme et devient agressivité quand il est question de leur passage dans les faits. Peut-être serait-il plus exact de dire que, lors même que leur attitude continue à être en apparence l'indifférence comme pour d'autres faits historiques, on sent immédiatement que cette indifférence n'est pas bienveillante - comme pour ces grands enfants que sont les fascistes - mais hargneuse.

Ainsi Francesco Magri, présentant en 1921 *La maladie infantile du communisme (le gauchisme)* de Lénine, semble à première vue se réclamer de la conception de l'Histoire comme perpétuel recommencement : se fondant sur l'exemple des partis bourgeois, qui ont constamment opéré un glissement vers la droite, il affirme que « même le léninisme est déjà dépassé, selon certains milieux. En attendant que ces extrémistes le relèguent dans la masse des social-traitres et des mous - éternelle vérité de la fable de Saturne !- le dictateur les dénonce comme on le ferait pour des enfants trop turbulents »<sup>110</sup>. Mais ici, il est clair que l'auteur n'est pas impassible : bien sûr, le léninisme n'est qu'un fait passager, déjà dépassé et condamné à l'être comme tous les mouvements qui l'ont précédé, mais Magri ne présente pas Lénine avec la même sérénité que Pareto analyse le fascisme : il y a un choix dans le mot de « dictateur ».

De même, le caractère étroitement littéraire de la réflexion, « le monde de papier » dont parle Prezzolini, transparait dans les considérations de Francesco Magri, dans la « Rivista d'Italia » sur les ouvrages de certains socialistes italiens à propos de la Révolution soviétique<sup>111</sup> :

« Les Auteurs (Nofri et Pozzani) ont une conception plus humaine et plus spirituelle du socialisme. Pour eux, le socialisme est encore un problème de bonheur, mais d'élévation morale à atteindre par l'éducation des peuples et leur mieux-être matériel et spirituel. Le vieux socialisme, en somme, de

---

<sup>110</sup> MAGRI (Francesco), *Recensione dell' "Estremismo, malattia d'infanzia del comunismo"*, di Lenin, p. 480.

<sup>111</sup> COLOMBINO (Emilio), *Tre mesi nella Russia dei Soviet*, Milano, Ed. Avanti, 1921.



Camillo Prampolini, de Filippo Turati et aussi, si vous voulez... d'Edmondo De Amicis, qui a fait battre notre cœur pendant notre jeunesse »<sup>112</sup>.

L'évocation de De Amicis comme maître à penser et comme « classique du socialisme » est symptomatique : le socialisme convient à ces intellectuels s'il reste un souvenir ému de lectures de jeunesse, tant qu'il peut être englobé dans leur univers a-historique. Mais dès l'instant où il est question de l'application de ces idées dans la société concrète, ils perdent leur indifférence et laissent transparaître leur solidarité avec le régime en place ainsi que leur mépris du peuple :

« L'idée marxiste descendue au contact des foules ignorantes et cupides s'est transformée dans le mythe oriental du bonheur. Bonheur terrestre, dépourvu de tout contenu idéaliste »<sup>113</sup>, affirme même le commentateur de la « *Rivista d'Italia* » en parlant de la Révolution soviétique. Puis il raille avec la même hauteur, « le socialisme de « l'Avanti ! », du congrès de Livourne, des cercles vinicoles et des charlatans venus à la hâte grossir les rangs »<sup>114</sup>.

On voit quelle est la complexité de l'attitude de ces intellectuels devant l'histoire et la politique. Sur le plan des idées, ils admettent le fascisme comme le socialisme. Et même, ce qu'ils reprochent au nouveau régime soviétique, c'est que « la Russie n'est pas socialiste »<sup>115</sup>, comme si leur insatisfaction était purement intellectuelle, de voir déformer un modèle absolu du socialisme. Mais cette objectivité, cette indifférence aux petites choses de l'histoire, en vient à se déchirer à l'épreuve des faits. Les intellectuels sont nombreux à laisser venir le fascisme, ils sont nombreux à repousser le socialisme en acte. C'est ici qu'on voit que, malgré le caractère propre à cette catégorie, cette façon de vivre dans une tour d'ivoire, les intellectuels dans leur ensemble restent liés à la classe dominante. Aussi ne faut-il pas s'étonner de les voir envisager l'avenir, tout en faisant abstraction de ce qui naît réellement autour d'eux, comme une consécration et non comme une transformation. Guglielmo Ferrero qu'on a vu troublé par la ruine de l'Europe libérale de la fin du XIXe siècle, énumère les principes qui définiront une autre stabilité. C'est une utopie qui répond au besoin de remettre de l'ordre mais qui est en fait une façon de retrouver son ordre :

---

<sup>112</sup> Ibid., p. 490.

<sup>113</sup> Ibid., p. 489.

<sup>114</sup> Id., *ibid.*, p. 490.

<sup>115</sup> FERRERO (Guglielmo), *Uno sguardo all'avvenire*, p. 8.

« La guerre mondiale a maintenant anéanti un des principes d'autorité qui tenaient l'Europe : le droit divin [...] Il ne reste donc pas d'autre principe que celui de la volonté du peuple, exprimée par le truchement des institutions représentatives<sup>116</sup> [...]. La ligue des Nations Unies devrait être comme un engagement réciproque des Etats à se surveiller pour se maintenir dans le respect loyal du nouveau principe d'autorité<sup>117</sup>. Le second principe que la ligue des Nations devrait considérer comme pierre angulaire du nouvel ordre européen est le principe des nationalités, c'est-à-dire le droit des peuples à être gouvernés par des hommes de leur race, de leur langue, de leur culture et de leur religion<sup>118</sup> [...]. Il reste enfin le troisième et dernier principe : la limitation des armements. J'ai dit limitation des armements et non pas désarmement<sup>119</sup> ».

Derrière ce petit jeu de construction d'un politicien de cabinet, apparaît la permanence des idées du Risorgimento, la conscience triomphante de les avoir vues vaincre le passé symbolisé par le droit divin, mais l'absolue incapacité de voir ce qui est né de nouveau et qui est bien plus important que cette consécration politique d'un pouvoir que la bourgeoisie détenait bien plus tôt, par le simple jeu des rapports de production. C'est une vision totalement métaphysique de la vie sociale, qui laisse penser que la légalité démocratique est désormais en place, va y rester et que tout ce qui est en dehors est éphémère et condamné.

La permanence des idéaux du Risorgimento est attestée aussi chez Bacchelli. Dans *Spartaco e gli schiavi*, il reste fidèle à une conception risorgimentale de la liberté, conditionnée par celle de Patrie, d'une Patrie évoquée d'ailleurs de façon assez héroïque. Dans toute la première scène de la pièce, Spartacus affirme qu'il ne cherche pas à retrouver la liberté s'il n'a pas l'espoir de rentrer dans « sa Patrie sur le Danube »<sup>120</sup>.

Une fois encore, il faut attribuer à un manque de conscience historique, c'est-à-dire à un manque de présence à la vie sociale de leur pays, la persistance chez les intellectuels italiens de notions du Risorgimento : ils en sont restés à un moment où la bourgeoisie était la classe montante et pouvait sans trop tricher, assumer l'ensemble des intérêts du Tiers Etat, la classe ouvrière n'étant assez forte ni dans son idéologie, ni par son organisation pour lui contester ce rôle dirigeant. Mais depuis, « la question sociale » est née, même en Italie, les idées socialistes ont progressé et les organisations ouvrières

---

<sup>116</sup> Id., *ibid.*, p. 489.

<sup>117</sup> Id., *ibid.*, p. 9.

<sup>118</sup> Id., *ibid.*, p. 10.

<sup>119</sup> Id., *ibid.*, p. 11.

<sup>120</sup> BACCHELLI (Riccardo), *Spartaco e gli schiavi*, p. 18.

sont apparues. C'est toute cette évolution qui est contestée ou tout simplement ignorée par ceux qui ne voient dans l'histoire que la permanence, et non le changement.

Il faut cependant préciser encore une fois qu'il ne s'agit là que de lignes générales, que des intellectuels comme Gramsci ont été sensibles à l'évolution historique et y ont contribué, et que d'autres comme Gobetti ne s'en sont pas tenus à l'indifférence face au fascisme. Il faut encore ajouter que d'autres ont essayé de désarmer le courant socialiste par ce qu'on pourrait appeler maintenant le mirage technocratique. Paolo Vita-Finzi répond en ce sens aux ouvriers turinois qui voudraient que les conseils d'usine contrôlent le fonctionnement de l'entreprise :

« Même en régime socialiste, chacun devrait faire son métier, et les coordinateurs des fonctions de production et les organisateurs du travail devraient être des organes du pouvoir central, choisis non pas sur la base du suffrage universel, mais de critères techniques rigoureux »<sup>121</sup>.

Cette attitude témoigne-t-elle d'un plus grand contact avec la société ? C'est la preuve d'un désir de responsabilité ; cependant, Paolo Vita-Finzi, comme l'ensemble des intellectuels italiens de ces années, envisage le sort des intellectuels indépendamment de l'évolution générale de la société. Mais cette croyance en leur indépendance les amène à laisser la classe dirigeante pratiquer sa politique et en fin de compte, même quand ils ne l'appuient pas, à être liés à cette politique. Toutefois, il y a peut-être le germe de changements, voire d'illusions, qui prendront avec l'antifascisme et surtout après la Deuxième Guerre Mondiale, toute leur dimension : que les intellectuels ont dans la vie sociale un rôle à jouer et- pourquoi pas- un rôle dirigeant.

**Pierre LAROCHE**

## BIBLIOGRAPHIE

*Aprile 1919-Aprile 1920*, in « La Ronda », Anno II, N. 3, marzo 1920, pp. 165-170.

---

<sup>121</sup> VITA-FINZI (Paolo), *Il mito massimalista*, p. 23

BACCHELLI (Ricardo), *Spartaco e gli schiavi*, in « La Ronda » :

Atto I, in « La Ronda », Anno II, N. 1, gennaio 1920 -pp. 16-38.

Atto II, in « La Ronda », Anno II, N. 2, febbraio 1920 -  
pp. 95-121.

Atto III, in « La Ronda », Anno II, N. 3, marzo 1920 - pp. 176 -197.

Atto IV, in « La Ronda », Anno II, N. 4, aprile 1920 - pp. 249-278.

BACCHELLI (Riccardo), *La cambiale*, in « La Ronda », Anno IV, N.5, 1922,  
pp. 326-334.

BARBAGALLO (Corrado), *Le biblioteche in Italia*, in « Rivista d'Italia »,  
Anno XXIII, fasc. 1, 15 gennaio 1920, pp. 30-44

BARBAGALLO (Corrado), *Ettore Ciccotti*, in « L'Italia che scrive », Anno III,  
N. 3, marzo 1920, pp. 12-13.

BARILLI (Bruno), *La Spagnola e il diavolo zoppo*, in « La Ronda », Anno II,  
N. 2, febbraio 1920, pp. 90-91.

BORGESE (Giuseppe-Antonio), *Rubè*, Milano, Treves, 1921, 423 p.

BURZIO (Filippo), *Democrazia*, in « La Ronda », Anno III, N. 1-2, gennaio -  
febbraio 1921, pp. 76-88.

CICCOTTI (Ettore), *Fascismo, fascisti e guardie rosse nel mondo antico*, in  
« Rivista d'Italia », Anno XXIV, fasc. 10, 15 ottobre 1921, pp. 140-156.

*Il decreto sui libri scolastici per le scuole primarie e secondarie*, in « Giornale  
della Libreria », Anno XXXIV, N. 19 - 20, 22-31 maggio 1921, pp. 221 - 223.

DENTICE (Fabrizio), *I best-sellers degli ultimi cent'anni* :

1. *Chi vendeva di più ai tempi del Manzoni*, in « L'Espresso », Anno  
VIII, N. 26, 1° luglio 1962, pp. 14-15.

2. *La stagione delle cattive letture*, in « L'Espresso », Anno VIII, N. 27,  
8 luglio 1962, pp. 14-15.

3. *La conquista della realtà*, in « L'Espresso », Anno VIII, N. 28, 15  
luglio 1962, pp. 14-15.

4. *Obiettivo centomila*, in « L'Espresso », Anno VIII, N. 29, 22 luglio 1962, pp. 14-15.

*Discussione su Pascoli*, in « La Ronda », Anno II, N. 1, gennaio 1920, pp. 5 - 8.

DONADONI (Eugenio), *Rassegna di romanzi e di novelle*, in « Nuova Antologia », vol. CCV, fasc. 1153, 1° aprile 1920, pp. 315 - 323.

*I fatti di Febbraio*, in « Giornale della Libreria », Anno XXXIV, N. 7 - 8, 22 - 28 febbraio 1921, pp. 94 - 95.

FERRERO (Guglielmo), *Uno sguardo all'avvenire*, in « Rivista d'Italia », Anno XXXII, fasc. 1, 15 gennaio 1920, pp. 3-13.

FRANCK (Louis-R.), *Les classes moyennes en Italie*, in « Inventaire III, les classes moyennes », Paris, Lib. F. Alcan, 1939, 356 p.

MAGRI (Francesco), *Recensioni. Letteratura sociale. La Russia dei Soviet giudicata dai socialisti italiani*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIV, fasc. 4, 15 aprile 1921, pp. 483-493.

MAGRI (Francesco), *Recensione dell' « Estremismo, malattia d'infanzia comunismo » di Lenin*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIV, fasc. 8, 15 agosto 1921, pp. 480-481.

MORETTI (Marino), *Personaggi secondari*, Milano, Treves, 1920, 196 p.

MORETTI (Marino), *La voce di Dio*, Milano, Treves, 1920, 238 p.

MORETTI (Marino), *Il libro dei sorprendenti vent'anni*, 4a ed., Milano, Mondadori, 1955, 252 p.

PALAZZI (Fernando), *Idee e fatti*, in « Rivista d'Italia », Anno XXV, fasc. 1, 15 gennaio 1922, pp. 115-119.

PANZINI (Alfredo), *Il mondo è rotondo*, Milano, Treves, 1921, 227 p.

PANZINI (Alfredo), *Io cerco moglie*, Milano, Treves, 1924, 264 p.

PARETO (Vilfredo), *Il fascismo*, in « La Ronda », Anno IV, N. 1, gennaio 1922, pp. 39-52.

*Per la diffusione del libro italiano*, in « Giornale della Libreria », Anno XXXIV, N. 5-6, 1-15 febbraio 1921, pp. 80-81.

*Il prezzo dei libri*, in « Giornale della Libreria », Anno XXXIII, N. 49-50, 23-31 dicembre 1920, pp. 666-669.

PREZZOLINI (Giuseppe), *Rassegna di letteratura*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIII, fasc. 3, 15 marzo 1920, pp. 350 -354.

PREZZOLINI (Giuseppe), *Rassegna di letteratura*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIV, fasc. 2, 15 febbraio 1921, pp. 224-227.

PREZZOLINI (Giuseppe), *Rassegna di letteratura*, in « Rivista d'Italia », Anno XXIV, fasc. 6, 15 giugno 1921, pp. 232-238.

PREZZOLINI (Giuseppe), *La coltura italiana*, Firenze, Soc. an. ed. La Voce, 1923, 373 p.

*La produzione letteraria mondiale*, in « Giornale della Libreria », Anno XXXIII, N. 13-14, 8-15 aprile 1920, pp. 139-140.

ROMAGNOLI (Ettore), *L'Antica madre, studi sull'italianità della cultura*, Milano, Soc. an. Ed. Unitas, 1923, 187 p.

ROMAGNOLI (Ettore), *Il boscevismo della cultura*, in « l'Italia che scrive », Anno III, N. 2, febbraio 1920, pp. 10-11.

ROMAGNOLI (Ettore), *L'italianità della cultura*, Discorso ai giovani dell'Università di Pavia (novembre 1918), Milano, Treves, 1920, 44 p.

ROMAGNOLI (Ettore), *Don Chisciotte (Commedia)*, in « Rivista d'Italia », Anno XXV, fasc. 1, 15 gennaio 1922, pp. 32-64.

RUSCA (Luigi), *I doveri e i diritti del popolo alla coltura (dialogo con un lavoratore)*, Milano, Flli Veronesi, 1919, 23 p.

SPADONI (Amilcare), *L'educazione popolare e l'industria*, Rieti, Tip.Flli Faraoni, 1919, 18 p.

SVEVO (Italo), *Opere*, a cura di Bruno Maier, Milano, Dall'Oglio, 1964, 1192 p.

TOZZI (Federigo), *Il podere. L'amore*, Firenze, Vallecchi, 1943, 539 p.

VITTA-FINZI (Paolo), *Il mito massimalista*, in « La Rivista d'Italia », Anno XXIV, fasc. 1, 15 gennaio 1921, pp. 15-27.

0 - 0 - 0 - 0

BOUISSY (André), *Les fondements idéologiques d'Italo\_Svevo*, in « Revue des Etudes Italiennes », t. XII, N. 3, juil-sept. 1966, pp. 209-245.

N. 4, oct-déc. 1966, pp. 350-373.

t. XIII, N. 1, janv-mars 1967, pp. 23-50

CHABOD (Federico), *L'Italia contemporanea (1918-1948) ; lezioni alla Sorbona*, 4a ed., Torino, Einaudi, 1961, 217 p.

*2 000 pagine di Gramsci*, a cura di Giansiro Ferrata e Niccolo Gallo, Milano, Il Saggiatore, 1964.

vol. I. *Nel tempo della lotta (1914-1926)*, 842 p.

vol. II. *Lettere edite e inedite (1912-1937)*, 482 p.

GRAMSCI (Antonio), *Quaderni del carcere*, a cura di Valentino Gerratana, Torino, Einaudi, 1975, 4 vol., 3371 p.

ISTITUTO CENTRALE DI STATISTICA, *Sommario di statistiche storiche italiane (1861-1955)*, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, 1958-233 p.

LUTI (Giorgio), *Italo Svevo e altri studi sulla letteratura italiana del primo Novecento*, Milano, Lerici, 1961, 514 p.

PETRONIO (Giuseppe), *L'attività letteraria in Italia ; storia della letteratura*, Palermo, Palumbo, 1965, 904 p.

SALVATORELLI (Luigi), MIRA (Giovanni), *Storia del fascismo ; l'Italia dal 1919 al 1945*, Roma, Ed. Novissima, 1952 – 1040 p. ill.

SERENI (Emilio), *Nella vita e nella lotta di Giuseppe Di Vittorio dirigente operaio e capo comunista, si riflettono 50 anni di vita italiana*, in « Rinascita », Anno XIV, N. 10-11, ottobre-novembre 1957, pp. 541-556.